

**Georges-André QUINIOU**

# **PALACE-HÔTEL**

**R O M A N**

**PALACE-HÔTEL**

## DU MÊME AUTEUR

LE TAILLEUR NOIR, nouvelle, 2009.

LE PARADISE, roman, 2005. Éditions « Livres KA », 2009.

L'ABSENTE, roman, 2001.

YASMINA, nouvelle, 1994.

RUE DES CARMÉLITES, nouvelle, 1992.

LA MAISON SOUS LA PLUIE, roman, 1992.

LE REFUS, nouvelle, 1992.

CHRISTIANE, nouvelle, 1991.

TROIS COUSSINS JAUNES, nouvelle, 1991.

L'OLYMPE, roman, 1990.

RENDEZ-VOUS PLACE DE LA VICTOIRE, nouvelle, 1989.

GARE DE L'EST À CINQ HEURES, nouvelle, 1986.

LAGADU, nouvelle, 1983.

TRAIN CORAIL, nouvelle, 1982.

Site officiel de l'auteur :

<http://pagesperso-orange.fr/ga.quiniou/>

Georges-André QUINIOU

# **PALACE-HÔTEL**

La conversion de cet ouvrage au format eBook a été faite par Rick, vous pouvez le contacter à l'adresse [rick.prince57@yahoo.fr](mailto:rick.prince57@yahoo.fr)

© Georges-André Quiniou.

Ce texte a fait l'objet d'un dépôt à la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques (SACD). Toute reproduction intégrale ou partielle sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal et l'article L 122-4. du Code de la Propriété Intellectuelle. Droits d'auteur enregistrés auprès de CopyrightDepot.com. sous le numéro 44939.

*A Wim WENDERS,  
Avec reconnaissance et admiration.*

*« Il en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien. »*

Jean RACINE, préface de **Bérénice**.

## I

Nuit noire déjà. Dehors, la tempête hurle ; elle s'est levée tout à coup, en début d'après-midi ; une tempête comme il n'en aurait jamais imaginée par ici, loin des côtes atlantiques. Il descend les dernières marches. Au fond du hall, chaudement illuminé, les hautes fenêtres, aux petits bois chantournés dans le style rococo, ruissellent sous le sombre assaut des bourrasques. Six heures à peine à l'horloge murale au-dessus de la réception ; sans doute doit-elle retarder. Mais non : à sa montre il est la même heure ; il a pris l'heure à la gare en arrivant. Il traverse le hall sans se hâter. Dans le mur plaqué d'un damier de miroirs piqués, à sa droite, un homme encore jeune, élégamment vêtu d'un pantalon de lainage anthracite et d'une veste de tweed assortie, l'accompagne d'une allure désinvolte un peu affectée ; mais ce n'est que lui, son reflet dans les miroirs anciens ternis par les ans. Il se regarde et sourit. Il a tout son temps pour une fois, et se permet de savourer sans arrière-pensée

le charme de ce luxe suranné. Un luxe bien passé tout de même, il faut le reconnaître, usé jusqu'à la corde, à l'image de l'impressionnant tapis oriental qui couvre presque entièrement le coin salon, impressionnant surtout de loin.

Il part s'asseoir tout au fond, dans le plus éloigné des six vieux fauteuils de velours pourpre groupés là autour d'une table basse, le dos aux baies vitrées afin d'embrasser du regard tout l'espace. Divisé sans doute par l'une des arêtes de la porte tambour, comme au biseau d'une flûte énorme, le vent pousse un sifflement aigu, continu, une sorte de vivant persiflage. Se trouver à l'intérieur, bien à l'abri parmi les lumières, rien que cela constitue déjà un plaisir appréciable. Pour le moment il est seul installé là ; il est encore trop tôt ; le repas ne sera pas servi avant au moins une heure ; personne n'est encore descendu, si du moins il n'est pas l'unique client de ce palace d'une autre époque.

On n'a pas changé de fuseau horaire, évidemment, mais c'est tout de même sensible : dans l'Est, la nuit tombe étonnamment plus tôt qu'en Bretagne, il a déjà eu l'occasion de le constater. Et la tempête, ce soir, n'arrange pas les choses. Accoudé derrière un sombre comptoir de bois massif, l'employé de la réception, aussi désœuvré que lui – personne n'entre ni ne sort ;

le hall demeure désert – l’a regardé s’asseoir. Ce qui lui reste de cheveux blancs rend plus pâle encore et comme vague le bleu délavé de ses yeux. Peut-être ne le voit-il même pas. La profondeur des fauteuils l’a surpris au début. Sans doute étaient-ils déjà particulièrement profonds autrefois, lorsqu’ils étaient neufs ; aujourd’hui, il serait plus honnête de dire défoncés. Trop de gens se sont assis là durant des années et les sièges n’ont jamais été refaits. Mais on s’y habitue : les deux bras reposés sur les accoudoirs, les coudes vous arrivent à hauteur des épaules. Et alors ? Cette position lui paraît plutôt relaxante et il se laisse aller. C’est que la fatigue commence se faire sentir maintenant, rien d’étonnant : il est debout depuis quatre heures du matin ; le voyage, Paris, le changement de gare, et, à peine arrivé, en vitesse à l’hôtel pour déposer sa valise ; puis l’église, le cimetière, tout cela sans souffler un instant.

Au cimetière, on aurait pu frôler le burlesque, cet après-midi, si ce n’avait pas été aussi pénible – manteaux alourdis d’humidité, des parapluies inutiles à disputer sans cesse aux rafales, pieds trempés -, aussi déprimant. Tout le monde visiblement n’avait qu’une idée en tête : en finir au plus vite pour ne plus rester là se faire doucher. Enfin, tout le monde : il n’y avait pas grand monde. En fait, il était le seul de la

famille à avoir pu faire le déplacement ; et ici presque plus personne ne la connaissait, elle était bien trop vieille, tous ceux qui l'avaient connue étaient morts avant elle. Il n'y avait personne pour tout dire. Et personne à piétiner dans la boue, sous le déluge d'un crépuscule digne du Golgotha, cela n'avait rien de réjouissant, même s'il n'y avait pas lieu de s'affliger outre mesure – la pauvre vieille avait bien mérité de mourir, à son âge ! Mais un véritable enterrement c'est aussi les mains que l'on serre, les nouvelles de chacun dont on s'enquiert ; des retrouvailles exceptionnelles pour toute la famille, en quelque sorte ; cela prend toujours un petit air de fête pas très différent d'une communion ou d'un mariage. Ici il n'y avait rien. A part le curé et les deux fossoyeurs – et lui bien sûr – il n'y avait que cette bonne soeur de l'Hospice, toute ratatinée, qui n'avait pas même eu besoin de se changer pour avoir l'air en deuil. Elle avait dû s'occuper de la tante jusqu'au dernier moment, comme elle s'occupait aussi des autres, tous les débris ; en attendant que quelqu'un s'occupe d'elle à son tour. Durant toute la cérémonie, elle n'avait prononcé qu'une seule phrase, d'une petite voix cassée et chuintante comme si elle avait mâchonné son dentier, et encore n'était-ce qu'une question dont elle connaissait déjà la réponse, autrement dit pas

même une question : « Alors donc, c'est vous le petit neveu ?... » Elle avait baissé le nez dans sa cape de laine grise, ramassée sous un minable pépin noir qu'elle tenait très bas contre le vent, l'échine courbée sous l'intempérie, le poids des ans, le malheur, allez savoir. Au moment de la mise en terre, il lui avait tout de même tenu le bras, sans doute de crainte qu'elle ne s'envole.

Tout cela à peine terminé, il aurait fallu voir la cavalcade vers les abris, chacun pour soi. « On verra demain après la messe, » lui avait lancé le curé lorsqu'il l'avait rattrapé, courant à ses côtés dans les claquements de soutane, pour s'informer des formalités à remplir vis à vis de l'Église – une messe peut-être ? -, de frais éventuels. Demain ? Aucune importance, cela ne le dérangeait pas ; il devait de toute façon rester jusqu'à lundi pour régler chez le notaire tout ce qu'il pouvait y avoir à régler dans ces cas-là ; pas grand chose probablement.

Presque un gag cet enterrement ; n'empêche qu'il a dû rentrer se changer aussitôt à l'hôtel. Peu importe, d'ailleurs : même s'il n'avait pas plu, il n'aurait rien eu d'autre à faire, personne à qui rendre visite. Les derniers cousins qu'ils avaient encore ici sont morts l'an dernier, le mari et la femme, coup sur coup ; ils ne buvaient pas assez ; il faut dire qu'ils avaient

soixante-dix ans. Ces deux fois-là, Anne l'avait accompagné. Mais ils n'étaient pas revenus à Sedan voir la tante Berthe depuis ; à cette époque, déjà, elle ne les avait pas reconnus.

« Téléphone pour monsieur Dorival ! monsieur Dorival ! » Le réceptionnaire s'était réveillé. Pourquoi crier comme cela à la cantonade alors qu'il n'y a personne d'autre que lui au salon ? C'est probablement Anne, elle avait promis d'appeler. Il s'extirpe de son fauteuil et se dirige vers le comptoir. L'autre attend, dans une agitation qui laisserait croire que son standard est débordé. « Ah, Monsieur Dorival ? une communication pour vous, je vous la passe en cabine, tout de suite, par ici... » On ne téléphone donc jamais dans cet hôtel ? Cela doit lui rappeler le bon temps, la splendeur du PALACE-HOTEL, le bataillon de grooms à ses ordres qu'il lançait parmi le brouhaha mondain, sous le cristal scintillant des lustres du grand salon ; il a bien l'âge d'avoir connu tout cela.

« C'est moi », a dit Jacques Dorival en se présentant.

Qui cela pourrait-il être d'autre ? Mais l'employé paraît soulagé ; il arbore un sourire parfaitement stylé et retrouve son débit de voix normal : « Dans la cabine, s'il vous plaît, à votre gauche. » Il garde le

vieux combiné noir à la main, attendant que Jacques ait décroché, et s'assure qu'il a bien décroché avant de reposer l'appareil, prudemment. Alors il détourne la tête, pénétré d'une discrétion toute professionnelle, parce que son client a laissé la porte de la cabine entrouverte.

« Jacques ? » La voix d'Anne grésille à des distances intercontinentales ; les conditions atmosphériques sans doute. Il n'a pas eu le temps de dire « Allô ? » Il est heureux de l'entendre, bien qu'il ne puisse se dissimuler un soupçon d'agacement à sentir ainsi compromise l'amère et délicieuse parenthèse de sa solitude obligée, loin des siens, des soucis quotidiens du travail et des rencontres sans surprise. Il dit :

« Cela fait plaisir de t'entendre ; tu ne peux pas imaginer comme c'est triste ici, tout seul, avec cette tempête...

— Il ne fait pas beau ?

— Épouvantable ! J'ai été trempé jusqu'aux os pendant l'enterrement.

— Pauvre petit chat, fait la voix perdue. Si au moins j'avais pu venir avec toi...

— Ce n'était pas possible, tu sais bien... Et toi, ça s'est passé comment tes répétitions ? Pas trop de problèmes avec Henri ? »

Il y a un rire tremblotant au bout du fil, au bout de kilomètres de fil : « Toujours la même chose : il n'a pas fini de se prendre pour Béjart... Mais j'exagère, ça allait ; je crois que la chorégraphie est au point cette fois-ci, tu verras. On y travaille encore demain toute la journée. Tu rentres lundi, alors ?

— Ou mardi, cela dépendra du notaire. Je voudrais que ce soit réglé une bonne fois pour toutes.

— Tu t'arrêteras à Paris chez Xavier ? Je lui ai dit que tu passerais peut-être... »

Il a tout juste le temps de répondre : « Ça m'étonnerait... » et ne perçoit plus que des crachements intermittents sur la ligne ; le filet de la voix d'Anne est devenu inaudible. Il attend tout de même un peu puis confie sans trop d'espoir aux hasards du réseau : « Je t'embrasse, Aniouchka !... » avant de se décider à raccrocher.

L'employé l'accueille avec un nouveau sourire ravi ; tout marche à merveille, pour lui : il y a au moins un client dans l'hôtel et on l'appelle même au téléphone ! Jacques a des scrupules à l'abandonner comme cela derrière son bureau et, ne trouvant rien d'autre à dire, s'enquiert de l'heure du dîner qu'il connaît parfaitement : elle était affichée sur la porte de sa chambre.

« Seulement à partir de dix-neuf heures trente, Monsieur, » répond l'homme en se retournant vers l'horloge et d'un ton qui exclut qu'il ait pu dire « sept heures et demie » comme tout le monde. L'horloge n'indique que sept heures moins le quart. Peut-être pourrait-on lui servir un apéritif au salon ?

En retournant s'asseoir, il pense à Anne, là-bas, qu'il a laissée le téléphone à la main, avec, au bout, la frustration d'une lointaine absence, presque une disparition ; sans doute n'a-t-elle même pas compris qu'il l'embrassait ; elle a dû interroger un long moment le combiné crépitant, puis a fini par le reposer. L'a-t-elle entendu raccrocher ou avait-elle raccroché d'abord ? Il espère qu'elle a raccroché la première. Mieux vaudrait rappeler ce soir, si c'est possible ; il la rappellera après le dîner ; il n'a même pas demandé des nouvelles des enfants.

La tempête faiblit, dirait-on. Une pluie drue, oblique, frappe les vitres dans son dos. Il se retourne : entre les épais voilages jaunis, deux réverbères n'éclairent que cela dans la rue : la pluie, les cordelettes argentées de la pluie étincelant dans leur lumière blafarde. Il ne pleut pas à seaux, il pleut des cordes. Il sourit encore de sa plaisanterie solitaire en prenant un journal sur la table basse. Il se cale tout au fond du fauteuil, les oreilles enfoncées jusqu'aux

coudes. *L'Ardennais* de ce matin. Il saute les premières pages d'informations générales – il a lu dans le train le dernier *Monde* acheté à Paris – et se met à parcourir les pages régionales, distraitement. Les informations ressemblent à celles du *Télégramme* ; les noms seuls ont changé ; Sedan, Novion-Porcien au lieu de Bannalec ou Quimper ; « *Association Bambi : LA MINI-CRECHE OUVRE LE 2 NOVEMBRE* », « *Collision entre cyclos : DEUX BLESSES LEGERS* »... Mais pas du tout, ce n'est pas seulement une affaire de noms, il dit n'importe quoi. On sent partout la mer dans le Finistère, même dans le journal local. Les gens ont d'autres activités ici, ce n'est pas le même pays, le même climat, le même esprit, malgré les associations de retraités, toujours semblables à elles-mêmes, et les déplorables faits divers que l'on retrouve inévitablement où qu'on soit. Voilà que la lecture de *L'Ardennais* l'accapare suffisamment pour qu'il ne sente plus le temps passer. Il a disparu dans son fauteuil enveloppant, complètement disparu, on ne le voit plus. Quand bien même le verrait-on, il n'y a plus que le sommet de sa tête à dépasser du dossier. Dans son dos, la pluie continue son bruissement régulier de feuillage traversé par le vent.

C'est un bruissement différent qui le ramène dans le hall de l'hôtel, crissement plutôt des joints de crin de la porte que l'on fait pivoter. Le vent, qui s'essouffait encore faiblement dans la grande flûte-tambour, cesse de faire entendre le moindre sifflement : quelqu'un est entré. Il baisse à peine son journal.

Elle s'est d'abord avancée, un peu désorientée, vers le bureau de la réception mais, apercevant le salon à sa gauche, elle vient directement vers lui, bien qu'avec hésitation, jetant autour d'elle des regards déconcertés, comme à la recherche de quelqu'un. Il n'y a personne. Puisque ce n'est pas lui que l'on cherche, Jacques Dorival s'est de nouveau retranché derrière son journal.

Le claquement des talons a cessé de résonner sur le marbre, étouffé par ce qui reste du tapis d'orient. Il tient le journal déplié assez haut pour qu'elle ne voit pas son visage. Elle approche. Sans doute va-t-elle aussi s'installer dans un de ces gros fauteuils rouges pour attendre. Elle est trop près pourtant ; sous le bord gauche de la page, il aperçoit le serpent de fourrure noire qui ourle un long manteau d'hiver. Elle ne s'est pas assise.

« Monsieur Rémy Dorval, je suppose ? »

Il n'a jamais pu rien y faire : c'est toujours beaucoup trop tard, ou trop vite qu'il réagit ; enfin, quand c'est trop vite, comme cette fois, il est trop tard pour se dédire. Il a baissé le journal sur ses genoux.

« C'est moi. »

Il y a ce grand sourire fendu qu'il ne voudrait pas contrarier.

« Je vous ai reconnu tout se suite grâce à *L'Ardenais*, comme convenu. Flora Grünberg... »

Qu'est-ce que cette main qu'on lui tend ? Et pourquoi se lève-t-il tout à coup pour la prendre ? Bien sûr on ne peut rester assis lorsqu'une femme vous tend ainsi la main, mais rien ne vous oblige à répondre avec cet enjouement affable : « Vous n'aviez pas vraiment le choix ! ».

Elle inspecte le salon vide alentour, d'un souverain sourire d'innocence, avant d'admettre :

« Vous avez raison... Tout compte fait, nous aurions très bien pu nous passer de *L'Ardenais* ; c'était un peu ridicule, finalement, cette histoire de journal... Vous permettez ? »

De quel droit l'empêcher de s'asseoir dans le fauteuil voisin ? Elle prend le temps de déboutonner son manteau mais garde sa toque de fourrure. Lui aussi s'est rassis ; il tient le journal sur son genou, sur le point de reprendre sa lecture interrompue, mais il

sait déjà qu'il ne la reprendra plus. Il faudrait bien lui dire qu'il n'a rien à voir avec ce Dorval qu'elle cherche ; il a été pris par surprise, par la ressemblance des deux noms. Il ne s'agit pas vraiment d'une erreur, pourtant : il a tout de suite compris que ce nom n'était pas le sien ; mais par une sorte de réflexe, que justifie sans doute une sonorité si proche, son corps a réagi avant lui, spontanément.

« Vous m'excuserez d'être tellement en retard, mais avec ce temps-là il m'a fallu une demi-heure de plus que prévu pour venir.

— En retard ? s'étonne-t-il ; mais sa surprise n'a aucun rapport avec une question d'heure.

— C'est pourtant bien vous qui aviez précisé six heures trente, il me semble ? »

Sur le point de rectifier qu'il n'avait rien précisé du tout, qu'il y a erreur sur la personne, qu'il n'est pas au courant, en fait il répond : « C'est bien possible, après tout ; je vous avouerais que je n'en étais plus très sûr, » tout en sachant que, s'il ne le fait pas dès maintenant, il lui sera de plus en plus difficile de rectifier quoi que ce soit. Elle paraît tout de même étonnée.

Elle l'examine avec une attention sans vergogne, sans aucune curiosité mais avec attention, la tête très légèrement rejetée en arrière comme si elle le jugeait

du haut de... il ne sait trop quoi. Il se dit qu'elle n'est pas très belle, même plus jeune elle n'a pas dû être belle : des traits trop marqués, trop forts, le nez, la bouche ; trop grande et lippue la bouche ; des yeux noirs plutôt globuleux, très grands, intenses. L'ensemble constitue cependant un visage finalement harmonieux, doté d'une sorte d'autorité incontestable, une autorité que l'on pourrait dire spécifiquement féminine. Et le maquillage est parfait, rehaussant toute sa physionomie d'une touche presque aristocratique. Deux grosses perles baroques lui pendent aux oreilles. L'examen a dû lui paraître positif car elle se remet à sourire et, quand elle sourit, c'est comme un gouffre béant qui lui engloutit tout le visage.

« Je vous aurais imaginé plus âgé...

— Dois-je considérer cela comme un handicap rédhibitoire ? »

Le sourire s'épanouit en un rire trop gras, qui lui fait penser que, dans dix ans, sa silhouette déjà imposante correspondra tout à fait à ce rire ; mais c'est un rire simple, sans affectation ; elle lui paraît sympathique.

« Rassurez-vous, il n'y a pas de raison... C'est moi qui ai des idées toutes faites ; j'avais l'impression que pour ce genre de travail... enfin, que l'on confiait

d'habitude cela à des hommes plutôt mûrs. C'était stupide, vous m'excuserez. »

Elle ouvre un sac à main noir, très plat, une sorte de pochette de soirée ; y range des clefs de voiture ; le referme. Elle ne sort pas le poudrier à miroir qui lui aurait permis de contrôler la bonne tenue de sa coiffure, assurée que sa toque l'a suffisamment protégée du désastre le temps de pénétrer dans l'hôtel. Un petit groupe entre avec précipitation et confie des parapluies ruisselants au vieil homme de la réception ; la chaleur réconfortante du hall a déclenché un brouhaha de voix excitées par l'intempérie. Les femmes prennent aussitôt l'ascenseur pour regagner leurs chambres et se préparer pour le dîner, abandonnant les deux hommes qui se dirigent vers le bar encore fermé. En habitués ils attendent, accoudés au zinc massif qui occupe le recoin, à gauche de l'escalier.

Jacques Dorival observe discrètement sa compagne : une seconde il a craint que l'un d'entre eux ne soit ce Dorval avec qui elle avait rendez-vous, mais elle ne leur a accordé qu'une fausse attention distraite, l'attention superficielle que l'on attache à tout ce qui peut offrir diversion à l'embarras d'une conversation malaisée. Non, elle semble bien persuadée de tenir son Dorval. Il s'en réjouit, comme

s'il était essentiel pour lui que son involontaire supercherie tienne le coup jusqu'au bout (mais quel bout ? s'inquiète-t-il) et en même temps se reproche de laisser durer une situation qui ne peut avoir aucun sens. Une rampe de néons clignote un instant au-dessus du bar ; le barman vient d'arriver, accueilli par les protestations des deux clients, chacun voulant offrir l'apéritif à l'autre ; ils ont apparemment un épineux contentieux à régler à ce propos. Mais le réceptionnaire s'est avancé, désignant à son collègue le fond du salon ; il met son point d'honneur à faire prévaloir la priorité de Dorival ; l'autre acquiesce, s'active.

« Je suppose que Patrick vous a mis au courant des conditions ? »

Elle tripote l'un de ses lourds pendants d'oreilles qui doit la gêner ; il se demande si elle a les oreilles percées ou s'il s'agit de simples clips.

« Oui, oui, bien sûr... » Quel autre choix lui reste-t-il que ce genre de réponses évasives qui ne feront pas longtemps illusion ? Cela se corse et ne fera qu'empirer ; mais il l'a bien cherché, non ? Il s'est bien fourré lui-même dans cette absurde situation ? Il décide de voir jusqu'où il pourra tenir ainsi ; que risque-t-il ? Arrivera un moment où il faudra bien lâcher le morceau, évidemment ; il espère seulement

qu'elle ne prendra pas cela trop mal, et après tout tant pis si elle le prend mal.

Le barman vient d'apporter son cocktail sur la table basse ; il remercie. « Vous prendrez bien quelque chose ? propose-t-il.

— La même chose que vous, qu'est-ce que c'est ? »

Le veston blanc se met presque au garde à vous : « Le « Palace Cocktail », Madame.

— Parfait ! » Elle continue de s'adresser à Dorival, ignorant la dernière courbette du garçon. « Vous savez que nous partons cette nuit même ? »

Il croit habile d'avoir l'air au courant.

« C'était prévu...

— Non ! Il était prévu de ne partir que demain ; nous devons précipiter un peu les choses, Patrick vous expliquera. »

Il vient de frôler la catastrophe ; à l'avenir il devra se montrer plus prudent ; ce sera plus délicat encore qu'il ne le supposait. Il a eu de la chance cette fois-ci : elle n'a pas bronché. Il hésite longuement avant de se lancer de nouveau :

« Aucune importance, je suis à votre entière disposition... »

Sans doute n'est-ce qu'une plaisanterie d'assez mauvais goût car elle l'accompagne de son énorme

sourire, mais Jacques sent un frisson le parcourir lorsqu'elle réplique du tac au tac :

« Je l'espère bien ! C'est tout de même pour cela qu'on vous paie. »

Ainsi on le paie ; c'est lui qui donnerait cher pour savoir pourquoi. Il le saura cette nuit même apparemment, et la curiosité l'emporte dorénavant sur la raison, sur ses derniers scrupules à l'égard de cette femme, qu'il abuse tout de même. Il décide de voir où cela le mènera ; de quoi aurait-il l'air, de toute façon, s'il faisait à présent marche arrière ? Il s'est trop engagé. Il lui rend un sourire entendu, sans tenir compte de ce qu'a d'humiliant sa dernière remarque, mais un sourire sans servilité, qu'il voudrait plutôt rendre complice. Donc, il est employé par elle, ou par ce Patrick ? Mais pour quoi faire ? Il se promet de tout arrêter dès qu'il saura cela, pas avant ; il trouvera bien un moyen de s'expliquer, s'excusera.

Il jette *L'Ardennais* sur la table ; plus question de le lire à présent, il a suffisamment joué son rôle. Elle profite de son geste pour mieux se mettre à l'aise au fond de son fauteuil, en écartant les larges pans de son manteau. Dessous elle porte une robe rouge ponceau à col serré, ornée, sur le sein gauche, d'un magnifique cabochon de pierreries dont elle semble faire jouer à dessein les feux multiples par de

discrètes torsions du buste, tout en coinçant son sac contre sa cuisse, bien calé dans les plis du manteau.

« Ainsi, vous êtes un ami d'Alfred ? Vous savez que nous l'aimons beaucoup ; c'est sans doute la seule personne à qui je ferais absolument confiance, ce n'est pas peu dire... »

Il approuve d'un hochement de tête qui n'engage à rien. Que répondre ? Peut-être n'est-ce qu'un piège, une sorte de test ? Existe-t-il vraiment cet Alfred ? Il préfère ne plus prendre aucun risque, n'ignorant pas qu'il ne pourra plus longtemps jouer ce jeu-là ; il faudra bien dire quelque chose, à un moment ou à un autre, ne serait-ce que pour ne pas éveiller de soupçons. Le barman vient de servir le second cocktail ; avec une feinte solennité, elle lève vers lui son verre aux reflets bleutés ; il fait de même.

« A la réussite de notre expédition, mon cher Rémy !... Vous permettrez que je vous appelle Rémy désormais, n'est-ce pas ? ce sera plus commode.

— Je vous en prie...

— Moi, ce sera Flora ; autant ne pas faire de manières au moment de courir tous ces dangers ensemble, vous ne croyez pas ? — Pour la seconde fois, ce rire trop sonore — Oh, bien sûr, je m'exagère peut-être un peu le danger, ne vous inquiétez pas ; en fait il

n'y a aucune raison pour que nous ayons des difficultés, mais enfin... »

Elle débite tout cela d'un ton si dégagé qu'il hésite à le prendre au sérieux, tout en croisant languissamment, dans un crissement de nylon, des jambes massives entravées par l'étroite robe au tissu rouge tendu à craquer. Il boit une gorgée amère de son "Palace Cocktail", une sorte de "Blue Bird" au curaçao. Cela devient inquiétant tout de même, où s'est-il fourré ? Il espère ne pas trop s'avancer en affirmant tranquillement :

« Je ne pense pas non plus qu'il y ait de gros risques.

— Vous me rassurez, fait-elle, l'air soudain vraiment inquiet (mais, du coup, elle ne le rassure pas, lui !). C'est ce dont j'essaie de persuader Patrick depuis le début, mais il prétend qu'on n'est jamais trop prudent dans ce genre d'opération ; c'est pour cela qu'il a préféré faire appel à vous, sur la recommandation d'Alfred. »

Les deux clients du bar viennent de s'installer près d'eux, leurs verres à la main. Ils ont à grand peine rapproché deux fauteuils afin de continuer à bavarder plus à leur aise. A la façon dont ils sont vêtus – de coûteux complets gris sombre au pli de pantalon à peine fatigué – on peut supposer qu'il s'agit

d'hommes d'affaires ou de gros industriels prenant le prétexte de quelque congrès pour passer deux ou trois jours de semi-vacances en compagnie de leurs épouses. En tout cas c'est que Jacques suppose. D'ailleurs tout ce qu'on peut saisir de leur conversation le confirme. En les voyant s'approcher, Flora a progressivement baissé la voix. Après les avoir observés d'un air soupçonneux, elle se penche vers Jacques.

« Rien à craindre, à mon avis, mais je préférerais tout de même qu'on parle d'autre chose. » Et elle se fend d'un large sourire de diversion en se radossant au fauteuil, comme égayée par quelque remarque intime qu'elle aurait confiée à son compagnon. Il entre dans son jeu aussitôt, s'inclinant vers elle à son tour : un couple de vieux complices échangeant des confidences à mi-voix dans le salon presque désert de cet ancien palace.

« Je vous préviens que ce ne sera pas si facile, fait-il remarquer, nous ne nous connaissons pas plus l'un que l'autre... De quoi donc voulez-vous que nous parlions ? »

Bien plus facile, en fait, pour lui ; il se retrouve sur un pied d'égalité avec elle, échappe pour le moment à la délicate situation de celui qui ne sait rien mais doit pourtant donner le change à l'autre qui sait tout.

« Eh bien, parlons de votre voyage, par exemple, de ce temps !

— Un temps épouvantable, oui, effectivement. C'est souvent comme cela par ici ? »

Elle avale une longue gorgée de son breuvage en lui jetant un regard malicieux. Aucun doute : la situation l'amuse !

« C'est assez rare... En général, il fait plutôt froid et sec, très froid souvent. »

De toute évidence, leurs deux voisins ne s'intéressent pas à eux, profitant de l'absence des femmes pour discuter affaires, coudes sur les genoux, leurs verres entre les paumes. Le plus âgé, dont les tempes brunes s'argentent déjà, lève de temps à autre les yeux vers l'horloge ; l'heure du repas approche ; les deux femmes ne devraient pas tarder à descendre.

Jacques Dorival aussi regarde l'horloge : sept heures passées, et celui que cette Flora Grünberg attend devait arriver vers six heures et demie ; il sera là d'une minute à l'autre. Ce n'est pas seulement avec elle qu'il faudra s'expliquer, mais aussi avec ce Dorval ; en espérant qu'il aura le sens de l'humour ! Curieusement, il n'a jamais pensé à lui depuis qu'il a pris sa place ; c'est pourtant lui le principal intéressé ; d'autant plus qu'il s'agit apparemment d'un rendez-vous de travail, une sorte d'entretien peut-être, en

tout cas il est, ou va devenir, leur employé, c'est bien ce qu'il a cru comprendre. Dire qu'il n'a même pas envisagé cet aspect-là des choses ! Il regarde l'horloge ; c'est le moment critique : si Dorval ne vient pas dans la demi-heure qui suit, on peut espérer qu'il ne viendra plus du tout ; plus d'une heure de retard, même par ce temps-là, c'est peu probable.

« Des tempêtes comme celle-ci, reprend Flora, c'est tout de même exceptionnel. On n'a pas l'habitude, par ici. Ne serait-ce que pour conduire, par exemple ; moi, il est hors de question que je dépasse le cinquante sous un tel déluge.

— J'imagine... », lui accorde-t-il, distrait. Puis, comme le sujet des intempéries paraît s'épuiser, il se tord le cou en direction des baies vitrées sur lesquelles a cessé de crépiter la pluie.

« On dirait plutôt que ça se calme, le vent a tourné. »

Assise presque en face de lui, elle n'a qu'un léger mouvement de tête à faire pour suivre son regard.

« Heureusement ! Je ne nous vois pas rouler toute la nuit sous cette pluie torrentielle. Vous pouvez conduire par ce temps-là, vous ?

— Cela ne me dérange pas... »

Cela le dérange d'autant moins qu'il est venu en train et n'a aucune raison de conduire sous une pluie

pareille. Évidemment, pour elle qui semble devoir faire un long trajet en voiture...

« Tant mieux, alors, je vous laisserai le volant dès maintenant. Je vous avouerais que la perspective de rentrer dans les mêmes conditions qu'à l'aller ne me réjouissait pas tellement ! Je ne suis pas très à l'aise sous la pluie, surtout la nuit. Finalement, je trouve que Patrick a eu une excellente idée de vous faire venir. »

Ses gros yeux noirs sont revenus sur lui ; ils ne manquent pas de charme pourtant avec leurs cils épais qu'on croirait surajoutés, peut-être faux d'ailleurs. Il y a, dans sa façon de s'exprimer, un mélange curieux de frivolité – mais cela pourrait s'expliquer par la présence de leurs deux voisins – et d'une sorte de gravité, d'anxiété refoulée. Elle n'est pas aussi détendue qu'elle souhaiterait le paraître. Certains de ses gestes, même, manquent visiblement d'assurance ; lorsqu'elle porte le verre à ses lèvres, par exemple, comme à la suite d'une brusque décision et non par le mouvement naturel, instinctif presque, que l'on fait normalement pour boire. Il est vrai que c'est sans doute leur conversation qui manque de naturel, cette situation, l'obligation de ne pas parler de l'essentiel alors qu'ils n'ont rien d'autre à se dire. L'essentiel, justement, commence à poser problème :

Dorval n'arrive pas – cela résoudrait tout –, et d'après ce qu'il a compris elle s'attend à ce qu'il parte avec elle. Pour aller où ? Mystère. Il est hors de question de le demander puisqu'il est censé le savoir : il est venu pour ça ! Sept heures quinze à l'horloge. Il faudra bientôt prendre une décision : soit mettre fin à toute cette supercherie dans les minutes qui viennent, soit s'embarquer pour de bon dans cette bizarre aventure, avec bien sûr le risque d'être démasqué un peu plus tard. Et plus tard ce sera, moins ce sera excusable, cela va de soi. Cela frôlera l'escroquerie et l'abus de confiance.

« Vous paraissez soucieux ? Vous avez l'impression que quelque chose ne va pas ? »

Et elle, elle paraît subitement alarmée. Il se rend compte qu'il est devenu le baromètre des inquiétudes de cette femme, qu'elle s'en remet entièrement à lui ; n'est-il pas l'homme recommandé par leur meilleur ami, celui à qui on fait appel dans les situations les plus difficiles ?

« Je me demande si votre Dorval va finir par arriver », voilà ce qui lui brûle la langue ; mais en fait il dit :

« Non, non, pas du tout ; je réfléchissais seulement... On sert le dîner dans un quart d'heure,

ici, je pensais que j'aurais peut-être pu vous inviter... »

L'idée lui est venue comme cela, à l'instant. Tout bien considéré, elle présente pas mal d'avantages : si elle accepte, on ne sait jamais, cela permettra de gagner du temps, de ne pas se trouver tout de suite au pied du mur, et peut-être Dorval se montrera-t-il enfin ; en tout cas il mettra le repas à profit pour tenter d'obtenir des informations plus précises, il ne peut pas décider de partir ainsi sans rien savoir. Une très bonne idée, en fait, même si elle implique d'assumer une conversation un peu difficile à table ; à la fin du repas, il sera toujours temps de prendre une décision.

Elle se met à rire. Qu'a-t-il fait ? Sa proposition paraît-elle inconvenante dans la position qu'il est censé occuper vis à vis d'elle ? Y a-t-il déjà quelque chose de prévu pour le repas ? Peut-être Dorval lui-même a-t-il organisé autre chose ?

« Mon cher Rémy !... Il faudra donc que vous souteniez toujours votre réputation de galanterie ! Vous ne pouvez pas voir une femme sans l'inviter quelque part ? Alfred nous avait bien prévenus ; il paraît d'ailleurs que c'est votre seule faiblesse...

— Mais je vous assure...

— Allons, ne vous excusez pas, c'était gentil de votre part... Mais vous savez que nous avons au moins une heure de route pour rentrer à La Gravière ; Patrick nous attend ; et puis, si vous voulez mon avis, je ne crois vraiment pas que ce soit le moment de s'attarder ici. »

La façon condescendante qu'elle a de se gausser d'un travers qui n'est même pas le sien et de rejeter du même coup l'invitation sur laquelle reposaient tous ses plans l'agace tellement qu'il se risque à la remettre en place, au petit bonheur.

« Comme vous voudrez ; mais, croyez-moi, nous commettons une première imprudence...

Et cela fonctionne exactement comme il s'y attendait : elle perd à l'instant toute alacrité, baisse la voix.

« Vous pensez que nous ferions mieux...

— ...de rester ici une heure ou deux de plus, oui. »

Il ignore tout de son rôle, mais pour la première fois il a l'impression d'y entrer pour de bon ; la preuve : elle y croit. Il se réjouit de cette première victoire, constatant qu'il a barre sur elle, détient une sorte d'autorité dont il ignore la nature, dont il faudrait se méfier d'ailleurs, elle pourrait l'entraîner loin.

« Mais qu'est-ce qui vous fait croire... »

Il se tapote le nez du bout de l'index.

« Intuition », dit-il avec le sentiment de franchement s'amuser ; mais il le regrette aussitôt ; il sait bien qu'il joue avec le feu. Elle le toise les yeux mi-clos, ses lourds cils noirs protégeant un regard qui aurait trahi l'intensité de son débat intérieur ; elle pèse le pour et le contre, le degré de confiance qu'elle peut lui accorder ; sans s'en rendre compte, elle agite lentement, d'un mouvement circulaire, le verre qu'elle tient à hauteur de ses lèvres.

« Eh bien, d'accord, décide-t-elle, j'accepte votre invitation. » Et elle vide d'un trait le fond de son cocktail.

A ce moment-là, il espérait qu'elle allait refuser. C'était l'occasion de mettre fin à tout cela sans trop de dégâts ; il n'était pas trop tard. Mais elle a accepté et il sent, à l'étrange picotement qui lui parcourt le dos, qu'ils viennent de sauter le pas. Il ne pourra plus refuser d'être ce Dorval, à présent, Dorval qui, de toute évidence maintenant, ne viendra pas. Elle a posé son verre vide et s'agite dans son fauteuil, trop profond pour qu'on en sorte aussi facilement.

« Vous m'excuserez, mais dans ces conditions, il faut tout de même que je prévienne Patrick... Qu'est-ce que je lui dis ?

— Que j'ai préféré que nous restions dîner ici, il comprendra. »

Elle acquiesce d'un bref regard de totale docilité, en se levant. Elle est à ses ordres désormais, lui reconnaît l'entière responsabilité des opérations. Si au moins il savait de quoi il s'agit ! Il la voit se déplier au-dessus de lui, dans le rouge éclatant de sa robe, rajuster sur ses épaules un manteau qui tombait et s'éloigner, de son allure mesurée, en direction du téléphone. La porte de l'ascenseur s'ouvre à ce moment-là et les deux femmes qui ont failli la bousculer lui adressent un signe de tête poli en continuant à rire entre elles. Elles rejoignent les hommes qui se lèvent avec des exclamations exagérément admiratives. A eux quatre, ils assurent toute l'animation de l'hôtel ; rient, parlent haut. Elles refusent de prendre l'apéritif au salon, malgré l'insistance des maris, et se dirigent sans eux vers la haute porte capitonnée dont un maître d'hôtel vient tout juste d'ouvrir les deux battants. Les hommes en profitent pour reprendre un instant leur conversation et terminer leurs verres avant de se résigner à les suivre. Puis le silence se rétablit.

A travers la vitre de la cabine téléphonique Jacques Dorival aperçoit le dos de Flora Grünberg ; elle a pris soin de fermer la porte. Il se lève et vient au bar

demander que l'on mette les cocktails sur sa note. Le vieux de la réception lui adresse au passage un sourire déférent bien que Jacques n'ait pas fait attention à lui ; il a seulement regardé l'heure. Sept heures et demie pile. Il appréhende maintenant ce dîner avec Flora. Flora, c'est tout ce qu'il sait d'elle, et aussi qu'elle a peur. Puis il y a encore Patrick qu'il rencontrera ce soir, son mari peut-être mais rien ne l'indique avec certitude. Il pourra difficilement parler de lui puisqu'il est censé être quelqu'un d'autre. Essayer de la faire parler d'elle, alors, et de cette espèce de mission dont il vient de se charger plus ou moins malgré lui ? là aussi ce sera délicat ; il ne s'agit pas de demander ce qu'il devrait déjà savoir, c'est-à-dire le plus important : pourquoi il est venu à ce rendez-vous.

Elle est ressortie de la cabine et revient vers lui. Il aimerait qu'elle ôte cette toque de fourrure noire qui durcit ses traits et l'a empêché jusqu'alors de se faire une idée plus précise de sa physionomie. Des cheveux longs ou courts ? Tirés en chignon ? Libres et flous ? Il n'a pas même la moindre indication sur leur teinte ; cela peut tout changer dans un visage. Elle vient vers lui, serrant sous le bras gauche son étroite pochette noire ; elle semble rassérénée par son coup de fil ; elle sourit largement.

« J'ai prévenu Patrick. Il nous attendait pour souper mais pense que vous avez sans doute raison.

— Eh bien, vous voyez, ça ne posait pas de problème !

— Je vous demanderais de m'excuser pour ce que je vous ai dit tout à l'heure ; je vous faisais déjà un procès d'intention – de mauvaises intentions, précise-t-elle en accentuant son sourire – Je ne pouvais pas deviner qu'il s'agissait d'une mesure de prudence...

— N'en parlons plus... D'ailleurs, si je vous avouais que vous n'aviez pas tout à fait tort ? »

Elle lui prend le bras avec bonne humeur pour l'entraîner vers la salle à manger.

« Rémy ! vous ne pouvez vraiment pas vous empêcher... »

La fin de la phrase se perd dans la roulade descendante de son rire tandis que le barman les regarde s'éloigner. Lorsqu'ils franchissent la porte de la salle à manger, n'importe qui les prendrait pour un couple ordinaire.

## II

Il y avait plus de monde qu'on aurait cru dans la grande salle à manger tendue de verdure défraîchies. Si l'hôtel était en perte de vitesse, le restaurant semblait avoir conservé une bonne réputation. Ils avaient choisi une table au fond, du côté opposé aux fenêtres pour échapper à la désagréable impression d'humidité glacée que donnait, malgré les voilages, le noir ruissellement des vitres. Peu à peu les clients étaient arrivés, la bonne bourgeoisie de Sedan, apparemment, des gens entre deux âges qui avaient là leurs habitudes de sorties du samedi soir, entre couples. A huit heures et demie, la salle était pleine. Il en résultait une animation feutrée de bon ton faisant oublier la froideur du décor, le plafond trop haut, l'éclairage insuffisant des deux énormes lustres de cristal.

Des tintements de porcelaine fine et de verres ponctuent une discrète rumeur de conversations. Les vestes blanches de serveurs affairés glissent entre les

tables en silence. Jacques Dorival et sa compagne ont terminé leur dîner. Il n'a rien pu apprendre d'elle, ni qui elle est, ni pour quelle raison ils se trouvent ensemble ce soir. Même à propos de sa coiffure il n'est pas plus avancé : elle a conservé sa toque pendant tout le repas ! Il sait seulement qu'il doit partir tout à l'heure avec elle rejoindre Patrick dans leur propriété de La Gravière, quelque part de l'autre côté de la frontière belge, et ensuite l'accompagner encore au cours d'un long voyage en voiture dont il n'a pu obtenir ni le motif ni la destination. Mais cela ne lui importe plus vraiment.

Flora repousse contre la table le frêle dossier aux fuseaux dorés de sa chaise.

Le repas, contrairement aux appréhensions de Jacques, a instauré entre eux une facilité de rapports reposant sur le goût commun qu'ils se sont découvert pour la peinture. Il ne sait rien d'elle, elle ne sait rien de lui – du moins le suppose-t-il – et pourtant ils viennent de bavarder librement pendant plus d'une heure, sans le moindre embarras. Tout est parti du Grand Louvre dont elle a visité récemment les nouvelles salles ouvertes au public ; Jacques, par chance, avait été convié à leur inauguration le mois dernier par un confrère architecte dont le cabinet avait plus ou moins participé aux travaux ; il y était

allé avec Anne et Anne, dans un musée, ne fait pas autre chose que regarder les tableaux ; très vite ils s'étaient écartés des discours, du cocktail, de la bruyante multitude de ces mondanités, pour se retrouver seuls, ou presque, à discuter devant les oeuvres comme ils font toujours ensemble. C'est pourquoi il a pu trouver avec Flora ce terrain d'entente inespéré. Elle s'est montrée surprise, d'abord : apparemment l'histoire de l'art ne constituait pas la spécialité d'Alfred, ni des amis qu'il fréquentait habituellement. Il craignit même d'avoir éveillé ses soupçons. Mais Flora n'avait pas seulement visité le Louvre ; elle connaissait aussi Florence, les Offices, le Palais Pitti, Venise ; et le plaisir d'évoquer ses voyages l'avait bientôt emporté sur ses premières réticences. Flora n'était pas une simple touriste mais un véritable amateur ; il avait su pourtant s'en tirer à son avantage, peut-être même brillamment, et il se flattait de l'avoir impressionnée : elle sentait bien les choses, les sentait avec une rare finesse, avec passion, mais ne possédait pas le soubassement culturel solide qu'il avait acquis à l'Université, en Histoire de l'Art, puis pendant ses années d'architecture. Contrairement à son attente, il a pris plaisir à ce repas, le plaisir d'une supériorité trop facile qu'il se reproche un peu maintenant. Mais qu'est-ce qu'un

petit péché de vanité ? Il en a presque oublié la réalité de sa situation.

Rutilante dans sa robe étroite, elle repousse sa chaise contre la nappe blanche. Un sourire de bienheureuse insouciance finit de s'effacer sur ses lèvres, dernier cercle du dernier caillou que Jacques a lancé à la surface de leurs souvenirs communs. Il rempoche son Dunhill et le paquet de Bastos qui traînent encore sur la table, entre les serviettes damassées et leurs deux verres à Cognac ; il se lève à son tour. Il faut téléphoner à Anne avant de partir. Car il part avec Flora, c'est décidé ; il tente l'aventure ; ce soir, rien ne lui paraît impossible.

Dans le hall, profitant de ce qu'un jeune serveur s'efforce de présenter à Flora son manteau selon toutes les règles du savoir-vivre, il lui annonce qu'il doit monter dans sa chambre prendre sa valise.

« Vous aviez pris une chambre ? » s'étonne-t-elle.

Il prétend ne pas pouvoir se passer d'une douche après un voyage en train. Elle plisse très légèrement les yeux, un court instant.

« J'en ai pour une minute, s'empresse-t-il d'ajouter sans lui laisser le temps de se poser d'autres questions ; si vous voulez bien m'attendre ici, j'arrive. » Elle le regarde disparaître dans l'escalier,

puis part s'asseoir dans l'un des fauteuils du salon, son petit sac noir sur les genoux.

Sa valise ouverte gît sur le lit ; il ne l'a pas défaits. Dans la salle de bains, il rassemble rapidement les affaires de toilette qu'il a laissées sur la tablette du lavabo, décroche l'imperméable de gabardine beige suspendu au-dessus de la baignoire et qui n'est pas encore sec, attrape au passage la chemise sale en boule sur le porte serviette et la fourre telle quelle sur le dessus de la valise qu'il boucle. Puis il s'assied sur le lit, décroche le téléphone sur la table de nuit et compose son numéro. Tout en écoutant les "bip" de son appel cheminer dans le dédale électronique des standards à la recherche de sa ligne, il tend la main pour allumer la petite lampe de chevet à l'abat-jour de soie rose plissée. Cela sonne au bout du fil. Il entend « Allo ? », mais ce n'est pas la voix d'Anne.

« Fabien ? fait-il, c'est Papa... Vous allez bien ? »

« C'est Papa, chuchote Fabien, sans doute à l'adresse de sa soeur. Ouais, on va bien..., on est tout seuls ; tu rentres quand ? »

On perçoit très distinctement le dialogue du film à la télé, mais il n'a pas consulté le programme et ne peut deviner de quel film il s'agit.

« Maman n'est pas là ? »

— Elle est partie à sa répétition avec Henri, on est tout seuls. Tu voulais lui dire quelque chose ? Je peux lui laisser un message pour quand elle rentrera, si tu veux...

— Non, non, pas la peine... Tu lui diras demain que j'ai appelé et que je ne rentrerai pas avant mardi ou mercredi, tu n'oublieras pas ? De toute façon je la rappellerai d'ici là. Dis-lui que je l'embrasse... Je vous embrasse aussi tous les deux, Juliette et toi. Qu'est-ce que vous faites, vous regardez la télé ?

— Ouais, un peu...

— Bon d'accord, mais ne vous couchez pas trop tard, hein ?

— Ça finit à dix heures et demie, on se couche tout de suite après, promis. Tu reviens mardi ?

— Peut-être mercredi, je ne sais pas. »

Il embrasse encore Fabien avant de raccrocher. Devant lui, à deux mètres du lit, de brillantes processions de gouttelettes ruissellent lentement sur les vitres obscures, mais la pluie a cessé. Le profond silence de la chambre, baignée de cette lumière rose surannée, donne l'étrange impression que le temps aussi s'est arrêté. Près de l'embrasse des rideaux, une fissure a déchiré le papier peint à rayures gris perle et remonte jusqu'à la corniche ; en y regardant mieux,

on s'aperçoit qu'elle a aussi fendu imperceptiblement une moitié du plafond.

Il éteint la lampe, met l'imperméable sur son bras et saisit la valise. En sortant il récupère sa clef dans la serrure et laisse la porte ouverte.

Tout au fond du hall, dans la partie salon sous le grand lustre, une femme est assise, seule, dans l'un des énormes fauteuils de velours rouge. Il la découvre peu à peu, en descendant les dernières marches. Elle a ramené sur elle les pans bordés de fourrure noire de son large manteau ; une toque de la même fourrure, profondément enfoncée sur la tête, lui confère une touche d'exotisme slave quelque peu insolite. Cette femme l'attend.

Il feint de ne pas remarquer le mouvement qu'elle esquisse pour se lever en le voyant descendre et se dirige directement vers le bureau, sans se retourner, sachant qu'elle le suit des yeux. Il demande sa note au vieil employé stupéfait qui, visiblement, désapprouve qu'un client ne conserve pas une chambre au moins la nuit complète. De la salle à manger provient un brouhaha confus de dîneurs encore en plein repas et il regrette de devoir abandonner cette rumeur conviviale, le doux luisant des cuivres de la porte tambour et la discrète attention du vieux

réceptionnaire veillant sur le bien-être de sa clientèle. Flora s'est rassise. Il reprend sa Carte Bleue et s'avance vers elle. Cette fois-ci elle ne se lève pas mais se contente de hausser les sourcils comme pour dire : « Alors, on y va, maintenant ? » Elle ne fait pas un mouvement ; elle attend docilement ses instructions. Dans le tain terni des miroirs, sur sa droite, il se voit là, debout, devant ce fauteuil massif, sa valise à la main, sans plus rien à lui dire. Mais elle attend et il dit :

« Vous m'excuserez..., j'espère ne pas avoir été trop long. » Non, elle ne soupçonne rien du coup de téléphone qu'il vient de donner. Et d'ailleurs, pourquoi le véritable Dorval n'aurait-il pas téléphoné avant de partir ? Qu'a-t-il à craindre ? « Pas du tout, a répondu Flora en se levant, je vous en prie. » Elle boutonne son manteau. Il a reculé d'un pas pour éviter de la heurter, poitrine contre poitrine. Et ils se trouvent debout face à face, immobiles. Elle a dû se remettre du rouge tandis qu'il était là-haut : son incroyable bouche éclate, turgescente, en plein centre d'un cercle de fourrure noire que lui font son col de manteau et sa toque. A la fin du repas tout à l'heure, une fois le brillant artifice de ce vernis à demi effacé, cette bouche lui avait paru plus humaine, apprivoisée en quelque sorte dans la proximité de leur

conversation, réduite à des dimensions acceptables et d'un rose de chair ordinaire. Elle est redevenue à présent, sous son fard à nouveau rutilant, l'inaccessible étrangère, parée, monstrueuse. Il se rend compte qu'il n'en a pas détaché son regard et se reprend.

« Eh bien, il ne nous reste plus qu'à y aller... Vous voyez que nous avons bien fait d'attendre, tout compte fait : la tempête a fini par se calmer. »

Il n'a prononcé que cette phrase ordinaire, le genre de phrase qu'elle est en droit d'attendre, et tout lui paraît aller mieux. En sortant il lève les yeux vers l'horloge : dix heures moins vingt, mais quelle importance cela a-t-il ? Elle lui emboîte le pas. Il maintient le tambour de la porte qui ne chante plus et s'engouffre derrière elle, gêné par sa valise qui cogne au bois lustré, dans le compartiment suivant. Tous deux tournent à petits pas précipités jusqu'à l'irrémédiable expulsion dans l'air humide et froid de la nuit.

Du bord de la marquise vitrée, flanquée de deux torchères de fer forgé supportant des lanternes, de grosses gouttes brillantes se détachent avec une régularité mécanique pour marteler le trottoir d'éclatantes éclaboussures. Au-delà, l'asphalte noir de

l'avenue luit dans le silence d'un monde abandonné. « La voiture est un peu plus loin », dit Flora qui s'est arrêtée sous l'abri de l'auvent. La tête rentrée dans les épaules, ils franchissent côte à côte le rideau des perles glacées.

La voiture est là, effectivement, à vingt mètres, zébrée des reflets blafards du réverbère voisin ; une Renault 25 Beverly grise, accroupie dans l'attente, le long d'un trottoir un peu haut. Le calme de la rue, après le déchaînement de la tempête, produit cette impression d'irréalité flottante que l'on éprouve en convalescence, au sortir de ces longues maladies qui laissent toutes choses merveilleusement étrangères et neuves, lointaines, une impression de sérénité et de repos. Quelques infimes résidus de la pluie, dont on ne peut même pas dire qu'ils tombent, leur rafraîchissent agréablement le visage. La température s'est de beaucoup radoucie ; seuls les caniveaux torrentueux rappellent encore les trombes d'eau du début de la soirée. Devant la portière droite, Jacques Dorival attend qu'elle lui ouvre, mais Flora contourne le capot en lui tendant les clefs.

« J'allais oublier que j'avais un chauffeur à présent. Tenez !... Cela ne vous dérange pas ? J'ai une telle horreur de conduire la nuit. »

Il passe du côté gauche, pose sa valise et son imperméable à l'arrière et se met au volant. Déjà elle est installée auprès de lui, prenant ses aises de passagère, réglant son siège au mieux pour ses jambes, ouvrant son manteau. « Là, à droite du volant », précise-t-elle, voyant qu'il ne met pas tout de suite le contact. Il réplique avec une pointe d'agacement que sans doute elle remarque :

« Je sais : j'ai la même. » Et c'est vrai ; s'il n'a pas exactement le modèle Beverly, cela revient au même. Son hésitation ne provient pas de la prise en mains d'une voiture nouvelle ; il a tout simplement eu un trou, là, tout de suite, en se retrouvant assis au volant près de cette femme inconnue ; pendant quelques secondes il s'est demandé ce qui lui arrivait, s'il voulait vraiment que cela lui arrive. Puis c'est passé comme c'était venu. Il regrette d'avoir peut-être vexé Flora et cherche à se rattraper. Il a lancé le moteur et le laisse tourner sans démarrer :

« Je veux bien faire le chauffeur, mais alors il faudra que vous me serviez de pilote : je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où nous allons et, à plus forte raison, de la façon d'y aller... »

Dans la pénombre de l'habitacle où il distingue à peine son visage, le sourire de Flora devient une noire béance. (« Ce que dit la bouche d'ombre... », pense-t-

il fugitivement, sans vraiment situer cette vague réminiscence de ses humanités lycéennes). Il en émane une voix basse et sombre.

« Je vais vous guider, évidemment ! Pour le moment ne vous en faites pas, c'est tout droit, jusqu'au bout de l'avenue Philippoteaux ; là, nous prendrons à gauche vers la place Turenne. Vous ne connaissez pas du tout Sedan ? »

Il a failli répondre que si justement ; que jusqu'à présent il y venait chaque année, mais c'était sans doute la dernière fois. Rémy Dorval était-il censé connaître Sedan ? Vraisemblablement non ; il n'y a pas grand risque à dire non.

« Pas du tout », fait-il en déboîtant pour prendre l'avenue.

Il a mis les essuie-glace en position intermittente et ne voit presque plus rien pendant quelques secondes : ils étalent sur le pare-brise une pellicule grasse qu'il faut plusieurs va-et-vient pour éliminer.

« De toute façon, il n'y a pas de quoi se perdre, reprend Flora. Hé là ! C'est ici ; à gauche !... »

Il allait continuer dans l'avenue de Verdun et braque in extremis. Ce n'est pas plus mal qu'elle ait l'impression qu'il ne s'y retrouve pas, bien qu'il ne l'ait pas fait exprès. Il accélère ; il se sent plus sûr de lui à présent. Arrivés place Turenne, ils contournent

la statue du grand homme et prennent la route de Floing, complètement déserte.

« On aurait pu sortir par Balan et prendre la nationale jusqu'à Bouillon, commente Flora. La route est meilleure, même si c'est un peu plus long. Mais il est préférable de passer par Saint-Menges ; le poste frontière n'est pas gardé, la nuit : c'est en pleine forêt.

— Vous pensez qu'on risquerait quelque chose à la frontière ? »

En fait il ne s'en inquiète pas du tout. Il éprouve une exaltation étrange en approchant de Floing par cette route qu'il connaît si bien pour l'avoir faite des dizaines de fois avec Anne lorsqu'ils allaient rendre visite à la tante ; c'est là qu'elle habitait autrefois, c'est-à-dire il y a seulement quelques années, quand elle pouvait encore se débrouiller seule dans sa maison ; elle habitait là, juste à droite, dans le haut du village.

« Saint-Menges ! A gauche ! » crie Flora en lui donnant une tape sur l'épaule. « Non, on ne risquerait rien, répond-elle après qu'il a repris la bonne route, pas pour le moment. Mais Patrick préfère qu'on nous voie le moins possible ; autant éviter de s'arrêter à la douane. »

Depuis la sortie de Floing, ils roulent dans une campagne complètement noire et n'ont plus croisé

une voiture. Bien qu'il ne pleuve plus, l'atmosphère reste celle de la pluie ; l'étroite chaussée bombée brille sous le faisceau des phares qui ne permet guère de discerner autre chose que l'herbe des deux talus sur les bas-côtés de la route ; il faut de temps à autre actionner tout de même les essuie-glace car le pare-brise se couvre d'une imperceptible poussière d'eau. Calée au fond de son siège, Flora s'est enfermée dans une sorte de mutisme rêveur ; peut-être apprécie-t-elle tout simplement d'être déchargée des responsabilités de la conduite. Jacques Dorival, lui, prend plaisir à conduire. La plupart des voitures, la nuit, paraissent rouler avec beaucoup plus de facilité, de souplesse. Il ne pense à rien d'autre qu'à maintenir le moteur au régime optimum, à négocier les courbes au plus serré, cette série de lacets, par exemple, à l'entrée de Saint-Menges. La Beverly répond à merveille, avec le ronronnement étouffé d'un luxe puissant, aux moindres de ses sollicitations ; elle est parfaitement entretenue. En traversant le village aux volets clos, où brûle à peine une lumière, il s'étonne tout de même de son propre abandon, dans de pareilles circonstances, à cette aisance de la conduite. Sans doute est-ce l'imprévu, justement, de cette situation qui lui fait apprécier à tel point les qualités de la voiture : venu par le train, il n'aurait jamais

envisagé évidemment se retrouver ici au volant, en pleine nuit, sur des routes aussi familières. Cela lui paraît tellement improbable qu'il y découvre un charme insoupçonné, savoure cela comme un privilège insolite. Il conduit avec une innocence juvénile, ayant presque oublié qu'il s'est chargé d'une mission dont il ignore tout, dangereuse peut-être de surcroît. Il baisse un peu l'intensité de l'éclairage sur le tableau de bord qu'illumine soudain la lueur du briquet de Flora. C'est alors qu'il reprend conscience qu'elle est là, à ses côtés, et qu'il s'est embarqué avec elle dans une aventure dont il ne mesure pas les suites.

« Vous n'utilisez jamais l'allume-cigare ? » demande-t-il.

Elle appuie sur le poussoir du cendrier qui s'ouvre lentement en laissant sourdre une faible lumière verte.

« Jamais. J'ai un attachement presque fétichiste pour ce briquet-là, figurez-vous. Vous voulez que je vous en allume une ? »

— Merci, fait-il en reportant les yeux sur la route, j'ai les miennes. »

Elle fait entendre un embryon de son rire énorme, caverneux :

« Ah, ah, vous êtes aussi maniaque que moi, à ce que je vois... »

La route est toute droite maintenant, encore plus sombre ; ils viennent de pénétrer dans les bois. Il sait qu'on approche de la frontière et se décide à poser la question qu'il a différée jusqu'à là :

« Nous devons aller très loin en Belgique ? »

— Noonn... une trentaine de kilomètres, tout au plus. Ce n'est pas que ce soit loin, mais ces petites routes sont tellement mauvaises l'hiver... »

Il sent rougeoyer le bout incandescent de la cigarette. Décidément il ne parviendra pas à lui faire dire où ils vont. A trente kilomètres d'ici, c'est Alle, un village perdu parmi les vallonnements du bord de la Semois, propre et coquet à la différence des hameaux misérables de nos Ardennes françaises ; il en avait souvent fait la remarque à Anne : en passant la frontière, cela change du tout au tout. A l'intersection d'une sorte de chemin forestier, qu'ils coupent à angle droit, les phares font surgir de la nuit un panneau indicateur : ALLE 22 KM. Il saisit l'occasion :

« Dans les environs de Alle, sans doute ? »

Elle abandonne enfin ses réticences :

« Un peu plus loin... Sur la commune de Rochehaut ; mais nous sommes plutôt à l'écart du village, vous verrez... »

— Cela ne doit pas faciliter les communications...

— Vous croyez que nous tenons à avoir le métro sur le pas de la porte ? »

Elle a écrasé méthodiquement sa cigarette et referme le cendrier. Tout à coup Jacques a peur : et si le véritable Dorval s'était manifesté entre-temps, s'il avait téléphoné là-bas, par exemple, pour prévenir de son retard ou d'un empêchement ? On ne pouvait pas prévoir la réaction de Flora, ni surtout celle de ce Patrick. Peut-être l'enjeu de sa petite usurpation se révélera-t-il plus important qu'il ne l'imagine ; et dans un endroit tellement isolé inutile d'espérer aucun secours. D'ailleurs quelle justification aurait-il, quoi leur dire ?

Il a ralenti sans s'en rendre compte dans une longue ligne droite entre de hautes frondaisons et elle le rappelle à l'ordre avec impatience :

« Vous pouvez y aller : il n'y a personne à la douane. »

Le poste de douane, en effet, dont on distingue les barrières rouges et blanches levées deux cents mètres plus loin, est plongé dans l'obscurité la plus totale. Il accélère de nouveau.

« Vous voyez, qu'il valait mieux passer par ici, reprend-elle après qu'ils ont laissé derrière eux le simple cabanon qui sert d'abri aux douaniers. Ce n'est

pas qu'on nous aurait contrôlés aux autres postes, en principe ils laissent passer tout le monde, mais autant se faire le plus discrets possible. »

Jacques a repris sa vitesse normale sans répondre ; il aurait souhaité que ce poste frontière ne soit pas aussi désert. Quelle puérité, pense-t-il ; cela aurait-il changé quoi que ce soit de voir ici un ou deux douaniers ? Ils les auraient fait passer sans même qu'ils aient à s'arrêter, d'un petit signe de la main du fond de leur guérite, comme d'habitude.

Ils roulent maintenant en plein coeur de la forêt des Ardennes. Flora se tait, fixant la route droit devant elle, avec la même attention tendue que si elle était au volant ; il pense qu'elle se défie de ses qualités de chauffeur et ne s'estime pas en parfaite sécurité. La voiture glisse dans la nuit tel un coin magique qui écarterait, de part et d'autre du faisceau de ses phares, les deux murailles noires des frondaisons. Jacques sent l'obscurité se refermer aussitôt derrière eux comme pour les pousser de l'avant ; comme si la masse énorme de la nuit, dense et vivante, s'efforçait de les expulser de son sein par une contraction continue ; mais la nuit n'a pas de fin et eux ne cessent de rouler, fuyant follement pour lui échapper dans une longue pénétration sans espoir.

« La douane belge est à Alle, dit soudain Flora sans détourner la tête. Mais il n'y aura personne non plus, à cette heure-ci. »

Il prend conscience de la torpeur qui l'a engourdi et se redresse sur son siège ; inspire profondément, plusieurs fois. La voix de Flora lui a semblé dure, tendue ; il y devine la marque d'une angoisse inavouée. Dans un dernier virage, ils aperçoivent soudain les quelques réverbères de la grande rue de Alle. Le temps qu'il lève le pied, ils baignent déjà leurs visages d'une pâleur lunaire implacable.

« A la sortie, vous prendrez à droite. »

Raide sous la bogue hérissée de sa toque, le profil de Flora, n'a pas bougé. Elle paraît concentrée sur un itinéraire qui devrait pourtant lui être familier. Lui, au contraire, malgré le dénuement de ces rues endormies, se sent soulagé de retrouver un lieu habité. « Entendu, » fait-il, prêt à engager une conversation. Mais elle ne reprend pas la parole. Ils viennent de franchir le poste de douane dont toutes les lumières sont éteintes. Puis l'obscurité s'ouvre de nouveau devant eux. Il accélère dans une sorte d'allégresse incontrôlée.

On a quitté les hautes futaies et la route monte doucement vers des pentes de prairies parsemées de

petits bois. Flora paraît se détendre. Dans l'ombre, elle lui adresse un sourire.

« Nous ne sommes plus très loin, maintenant, encore quelques kilomètres ; mais ça va grimper ! »

Elle allume une nouvelle cigarette et expire une longue bouffée qui emplit l'habitable de l'odeur mielleuse de son tabac blond. Cela lui donne l'envie de fumer aussi mais il préfère attendre d'être arrivé. Ils viennent d'aborder les premiers virages en lacets et la conduite prend un nouvel intérêt. Balançant la voiture de la gauche sur la droite, puis sur la gauche, il compense en souplesse la force qui les déporte d'un côté en négociant aussitôt la courbe suivante en sens inverse. Mieux vaut ne pas avoir de cigarette entre les doigts pour conduire de cette façon là, toujours à la limite du dérapage. Flora s'est calée en arrière sur son siège, la nuque contre l'appui-tête ; elle se laisse bercer sans rien dire. Ils ont quitté la zone de prairies pour un sous-bois de pins sombres qui garnit l'escarpement rocheux où la Semois s'est creusé une vallée. Il connaît bien ce paysage pour s'y être souvent promené avec Anne au début de leur mariage, lorsqu'ils exploraient encore la région à l'occasion de chacune de leurs visites chez la tante. Et chaque fois il s'émerveillait naïvement de découvrir par ici cette illusion de montagne ; il en retirait l'impression d'être

avec elle en voyage, très loin, et non à quelques kilomètres seulement de Sedan. Si Flora pouvait soupçonner qu'il est ici presque chez lui, que ces bois ont conservé la trace de souvenirs si précieux ! Mais Flora ne peut rien soupçonner. Ils atteignent Roehaut, sur la crête, sans parler ; mais à l'entrée du village elle les fait prendre à droite une petite route pentue plongeant au fond de la vallée. Il passe la troisième, puis la seconde. Le moteur, retenant tout le poids de la voiture, rugit ; il le soulage par de petits coups de frein réguliers.

« C'est là », dit tout à coup Flora lorsqu'ils sont à mi-pente.

Jacques ne voit rien. Sur leur gauche il n'y a qu'un chemin de terre.

« Là ! », répète Flora. Il freine et entreprend une marche arrière délicate dans une pente aussi raide.

« Il y avait une exploitation de gravier, en bas, sur la rivière. C'est l'ancienne maison du propriétaire », explique-t-elle tandis qu'ils s'engagent dans l'étroite tranchée taillée parmi une broussaille à peine entretenue.

« Je comprends que vous n'ayez pas besoin du métro à votre porte, ironise Jacques ; il n'y a déjà pas la route ! »

Elle ne répond pas. D'ailleurs lui non plus n'a pas vraiment envie de plaisanter. Le moment crucial approche : si Dorval a téléphoné, il s'est fichu dans un beau pétrin. En admettant même que tout se passe bien – ce qui est peu probable – il va se trouver dans une situation ridicule. Il est possible aussi que Patrick ait décidé de faire comme si de rien n'était et le fasse marcher jusqu'au bout pour tenter de découvrir qui est derrière tout cela ; comment pourrait-il admettre qu'il n'y a personne derrière, que Jacques s'est lancé là-dedans en toute innocence, de son propre chef ? C'est bien le mot, "innocence" !

### III

Le chemin débouche sur un dégagement d'herbe en friche, devant un portail aux piliers de pierres grises, le schiste de la région. La grille est fermée.

« Donnez deux coups de klaxon, indique Flora, mieux vaut prévenir ».

Il klaxonne deux fois, faiblement, gêné de troubler le silence absolu de la nuit. Sur la plaque de marbre du pilier de gauche on peut lire dans la lumière des phares : LA GRAVIERE, en capitales romaines noircies par la mousse. Le moteur tourne au ralenti, une vibration assourdie, presque imperceptible. Il fait chaud dans la voiture. Il interroge Flora du regard.

« Patrick va nous ouvrir, fait-elle, il a certainement entendu. »

Ils attendent encore. Puis les battants de la grille paraissent s'écarter seuls et il embraye pour s'engager lentement dans l'allée.

La maison a un perron imposant, avec double escalier. Il s'arrête devant sur un coup de frein un peu

brusque qui fait crisser le gravier sous les pneus. Il éteint les phares ; coupe le moteur. Elle a déjà ouvert sa portière.

Le petit homme maigre qui remontait l'allée les rejoint en quelques pas. L'air est vif et coupant ici, plus froid qu'à Sedan. D'en bas monte le gargouillis tranquille de la Semois sur ses galets. Flora ne met pas beaucoup de conviction dans ses présentations sommaires ; elles sont évidemment inutiles : « Patrick... » L'homme tend une main cordiale. Il porte un pantalon sombre et un cardigan blanc pas même boutonné. Dorival lui donne dans les cinquante ans.

« Heureux de vous avoir avec nous, Dorval ! Tout s'est bien passé ?

— Parfaitement bien. »

Sa poignée de main est franche et prolongée ; de la main gauche il soutient le bras de Jacques, familièrement, comme s'il retrouvait un vieil ami. Mais ses yeux noirs, étroits, fixés dans les siens, prennent le temps d'évaluer le nouvel arrivant dès ces premières secondes de leur rencontre. Il attendait un homme de toute confiance ; il s'assure que sa confiance est bien placée.

« Ne restons pas là nous geler, décide-t-il enfin. Je suppose qu'un petit remontant ne vous ferait pas de mal ? »

Jacques se laisse pousser vers le perron. La silhouette noire de Flora, déjà en haut de l'escalier, se découpe sur la chaude lumière de l'entrée. Il gravit les quelques marches sans rien dire, préoccupé de ne pas retrouver qui lui rappelle son hôte. Ce front haut dégarni, la forme presque triangulaire du visage..., c'est ça : il a quelque chose d'Aznavour. Soulagé, il garde un involontaire sourire de satisfaction en entrant.

« Cela fait plaisir d'être arrivé, pas vrai ? dit Patrick qui le guide à gauche vers le salon. L'ennui c'est qu'il faudra repartir aussitôt ; Flora vous a mis au courant, je suppose ? »

Dorival se contente d'acquiescer silencieusement, en homme qui sait évaluer la gravité de la situation. Il examine l'ameublement du salon qui n'a pas dû changer depuis le début du siècle : les pesantes tentures de velours frappé, d'un ton devenu vineux, sont bordées de fanfreluches et relevées par des embrasses de grosse cordelière ; elles occultent presque complètement les deux fenêtres ; quatre fauteuils capitonnés entourent une curieuse cheminée de bois sculpté, très sombre ; il y a abondance de

tapis, de guéridons de laque d'inspiration japonisante, de gros abat-jour à plis ornés de lourds rubans fanés, de bronzes, de bibelots de toute sorte. Patrick et Flora ont dû acheter – ou louer – la maison en l'état, avec son mobilier d'origine ; ils n'ont touché à rien ; peut-être même n'habitent-ils pas vraiment ici. Tout paraît pourtant luisant, entretenu, cela n'a rien d'un intérieur de passage laissé à l'abandon. Patrick l'a invité à s'asseoir et propose du cognac, un café.

« A moins que vous ne préféreriez quelque chose de plus consistant, corrige-t-il. J'avais préparé un bon petit repas avant que Flora ne téléphone, si jamais cela vous dit... »

Jacques décline l'offre ; ils ont très copieusement dîné à Sedan ; un café suffira ; pour le cognac, par contre... Son hôte paraît comblé par cette réponse ; Jacques lui fait l'honneur d'accepter quelque chose. Il s'affaire dans le bas d'un buffet, en extrait verres et bouteille ; il s'excuse cérémonieusement de devoir l'abandonner pour préparer le café à la cuisine. Il tient à recevoir son Dorval dans les meilleures conditions.

Flora a disparu depuis qu'ils sont entrés au salon. Jacques se retrouve seul. Même ici, à l'intérieur, on perçoit distinctement le clair tumulte de la rivière en

contrebas. La Semois est peu profonde à cet endroit ; elle glisse d'un méandre à l'autre sur un lit gris de galets, se gonflant parfois sur le dos de quelques grosses roches éparses, mystérieuses tortues géantes endormies çà et là depuis des siècles sous la caresse du courant. Ils sont venus plusieurs fois se promener par ici avec Anne, en amont de Rochehaut ; les gens des environs descendent s'y baigner en été, sur ce qu'ils appellent la plage, cinquante mètres d'inconfortables cailloux noirs face au tombant assombri par les pins.

Sans la présence de la rivière le silence serait total. Mais Jacques ne s'inquiète plus de cette solitude. Une ombre nous angoisse davantage tant que n'est pas identifié l'objet qui la projette. Parvenu au coeur de cette affaire, dans la gueule du loup comme il se le répétait en cours de route, il se sent délivré de toute appréhension ; il a en quelque sorte épuisé toutes ses craintes à l'avance. Pour des raisons encore inexplicables le véritable Dorval n'a pas prévenu qu'il ne serait pas au rendez-vous. Patrick l'a donc reçu à bras ouverts, sans le moindre indice de suspicion, comme le personnage attendu. Et d'ailleurs, n'est-il pas finalement le personnage attendu ? Tout se passe si bien, si facilement, comme allant de soi, qu'il commence à se sentir dans ce rôle usurpé aussi à

l'aise que dans sa propre peau, prêt à faire tout naturellement ce qu'on attend de lui – conduire Flora où il doit la conduire, par exemple – parce qu'on l'attend de lui justement. Tout compte fait, il aurait très bien pu être ce Dorval ; lui-même n'est pas bien loin d'y croire...

« Je vous dois tout de même quelques explications... » Patrick revient avec un plateau chargé de la cafetière et des tasses qu'il dépose sur le seul meuble moderne de la pièce, une table basse de verre fumé au piétement de simple laiton bruni. « En principe il était convenu que vous ne partiriez que demain matin... » Il repart vers une sorte de crédence rococo, entre les deux fenêtres, d'où il rapporte le sucrier d'argent et sa pince. « J'ai dû modifier nos projets au dernier moment, sans pouvoir vous consulter naturellement. Mais je crois avoir bien fait.

— Pour moi cela ne change rien, risque Jacques, je suis à votre disposition, de toute façon. »

Patrick s'est assis en face de lui et sert le café.

« Cela ne change rien... Je l'espère bien... » Concentré sur le service (dont il s'acquitte avec une précision raffinée à laquelle il prend visiblement plaisir), il s'interrompt chaque fois qu'il a rempli l'une des fines tasses de porcelaine de Chine. « Je sers aussi

Flora, murmure-t-il pour lui-même ; elle ne va pas tarder à descendre.

— Vous voulez dire que vous craignez quelque chose ? »

Il tient la pince à sucre suspendue au-dessus du café de Jacques et ignore sa question.

« Un sucre, ou deux ?

— Un seul, je vous remercie. »

Il met deux sucres dans sa propre tasse et un autre dans celle de Flora, prend sa soucoupe et s'adosse au fauteuil. Il se donne le temps de tourner son café et d'y tremper les lèvres.

« Il y a malheureusement lieu de s'inquiéter, voyez-vous. Oh, je n'ignorais pas que dans une affaire comme celle-là on prend toujours quelques risques, c'est pourquoi j'ai fait appel à vous ; mais là, je pense qu'il faut encore redoubler de précautions. »

Il continue à tourner son café, les yeux baissés sur sa tasse ; Jacques n'y tient plus.

« Mais qu'est-ce qui vous fait penser... »

Patrick se penche vers lui, les coudes appuyés sur les genoux, sa tasse entre les mains. Il a brusquement changé de ton.

« Cet après-midi, une heure avant que Flora ne parte vous chercher, j'ai reçu un coup de téléphone d'Alfred. Alfred pense à tout, vous savez bien ; il avait

couvert votre départ, et il a eu raison : vous n'étiez pas seul à la gare de l'Est ; deux types vous suivaient ; ils ont pris le même train que vous. Il n'a rien pu faire, bien sûr ; il était trop tard ; mais il m'a prévenu aussitôt. Si ces deux types sont à Sedan, ils vous prendront en chasse dès demain matin. »

Jacques comprend qu'il a tapé dans le mille sans le savoir en invitant Flora à dîner, et pourquoi elle a accepté. Même s'il avait été au courant de tout il n'aurait pu être plus crédible. Il craint de deviner aussi pourquoi Dorval ne se trouve pas au rendez-vous. Pourtant, bien qu'il en soit désormais le principal intéressé, il ne parvient pas à croire à cette histoire. C'est en toute bonne foi qu'il objecte :

« Comment voulez-vous qu'ils sachent que nous devons partir demain ?

— Et comment voulez-vous qu'ils aient su que vous preniez le train cet après-midi ? »

Patrick ne le prend pas à la légère ; pour lui, tout cela a un sens évident. Il pose sa tasse et reprend : « Puisque leurs renseignements se sont avérés exacts jusqu'à présent, ils n'ont aucune raison de ne pas continuer à s'y fier, non ? »

Jacques se rend compte qu'il a commis une erreur : il vient de faire comme s'il ignorait l'existence des deux hommes, et pour cause ! Mais il avait laissé

entendre le contraire à Flora en insistant pour rester dîner à l'hôtel ; c'est ce qu'elle avait dû annoncer à Patrick au téléphone ; et il avait accepté qu'ils restent bien qu'ayant déjà préparé le repas ici.

« De toute façon nous gardons l'avantage, fait lentement Patrick comme au sortir d'une réflexion silencieuse, nous savons qu'ils sont là. Et puis vous les aviez déjà repérés dans le train, n'est-ce pas ?

— Ce n'était pas bien difficile... », ment Jacques sans vergogne ; mais il n'a pas d'autre solution.

Patrick lui sourit en reprenant sa tasse sur la table, un sourire de confiance, large et soulagé ; ses petits yeux pétillent.

« Alfred m'avait assuré qu'on pouvait compter sur vous ! »

Jacques sent combien cet homme a besoin de lui, et de se sentir si nécessaire sans raison il le trouve tout à coup profondément sympathique et touchant. Il lui rend son sourire avec un air de fausse modestie dont seule la gêne est authentique car le mérite dont on le crédite, il le sait trop bien, ne repose sur aucun véritable fondement : comment pourrait-il y répondre, lui qui n'en a ni les capacités ni l'envie ? Le café a suffisamment refroidi pour qu'il puisse en avaler deux longues gorgées coup sur coup.

« Alors, que décidez-vous ? demande Patrick qui n'a pas cessé de l'observer.

— Il faut partir cette nuit, vous avez raison, » dit Jacques. Il a le sentiment étrange que c'est Dorval qui vient de prononcer cette phrase.

« Ah, te voilà enfin ! s'exclame Patrick. Rémy est d'accord avec moi ; vous allez partir tout de suite. »

Flora contourne le fauteuil de Jacques pour s'asseoir le dos à la cheminée. Elle n'a plus sa toque ; ses lourds cheveux châtain, tirés en arrière, sont roulés en un chignon flou sur le haut de sa nuque. Cette coiffure démodée, qui lui donne l'air sévère d'une espionne soviétique du temps de la guerre froide, affine son visage. Elle a conservé la robe rouge étroite moulant ses hanches et ses cuisses trop fortes. Elle fait crisser ses bas noirs en croisant les jambes.

« Tu n'aurais pas dû me servir, reproche-t-elle à Patrick, tu sais que je déteste le café tiédasse. » Elle adresse un coup d'oeil à Jacques pour tempérer l'aigreur de sa remarque et la tourner en plaisanterie intime : « Il me fait le coup tous les jours, il n'y a rien à faire... »

Patrick aussi regarde Jacques, une moue de tendresse amusée sur les lèvres. « Faut croire que je dois t'attendre tous les jours... » fait-il.

A les voir donner tous les deux le spectacle de leurs petites querelles domestiques, Jacques se demande s'ils ne sont pas mariés. Sans doute pas ; seul Patrick porte une alliance, qui frotte contre une grosse chevalière ornée d'une pierre noire. Il opte plutôt pour une liaison ancienne où un reste de sentiment doit maintenant se confondre avec l'intérêt des affaires. Flora boit tout de même son café, en faisant exprès la grimace, mais le temps de la plaisanterie est terminée pour Patrick qui ne lui accorde pas même un regard ; occupé à verser le cognac dans leurs verres, il réfléchit en fait à ce qu'il va dire.

« Inutile de vous rappeler de quoi il s'agit, commence-t-il une fois réinstallé dans son fauteuil, ni l'enjeu que cela représente ; je suppose qu'Alfred vous en a suffisamment parlé en vous présentant la chose. Le seul élément qu'il ne vous ait pas fourni, j'imagine, c'est la destination, par mesure de précaution évidemment. »

Jacques se contente de hocher la tête, tout en humant son cognac pour cacher sa déception. Décidément il était dit qu'il ne saurait rien, même au dernier moment. Il a l'impression qu'une espèce de superstition retient Patrick de parler ouvertement, un peu comme les marins, à bord, s'interdisent de prononcer le mot "lapin", porteur de malheur selon

une vieille tradition de la mer, et trouvent toutes sortes de surnoms et de périphrases pour désigner l'animal lorsque c'est absolument nécessaire. Il se refuse à préciser l'objet de toute cette affaire. Ce qui est compréhensible, bien sûr, puisque Dorval doit être au courant ; mais quand on n'est pas Dorval ?

« Eh bien je vous offre l'occasion de visiter la Suisse, mon cher !... Neuchâtel, cela vous dit ? »

Malgré la badinerie de la formulation, il a baissé la voix en prononçant "Neuchâtel". Même chez lui cet homme vit donc dans la peur ? Qu'a-t-il à craindre ici ? Flora, qui vient d'allumer une cigarette, suit distraitemment leur conversation en soufflant la fumée vers les ombres du plafond. Elle n'a plus rien à apprendre, elle. Jacques acquiesce d'un ton neutre :

« Va pour Neuchâtel...

— Une fois là-bas – d'après moi vous devriez y être en début de matinée – Flora vous indiquera l'adresse précise où vous rendre. Si jamais il lui arrivait quelque chose en cours de route, vous me téléphoneriez ici, le numéro est avec les papiers de la voiture dans le vide poche ; je vous donnerais alors les nouvelles instructions.

— Je te remercie ! intervient Flora sans cesser de regarder le plafond. Tu envisages comme cela froidement qu'il pourrait m'arriver quelque chose ? »

Il la gratifie d'un sourire de patience excédée.

« J'ai dit "si jamais...", Flo, je n'envisage rien du tout. J'essaie seulement de tout prévoir... Allez, bois ton cognac, il ne faudrait pas trop tarder.

— C'est cela ! Le verre du condamné, autrement dit ! » rétorque-t-elle, piquée par le ton protecteur de Patrick ; mais il ne prête pas attention à sa remarque ; il s'est de nouveau penché vers Jacques.

« Voilà, vous savez à présent tout ce qui est nécessaire. Quant à notre contrat – il se contorsionne dans le fauteuil pour extraire une enveloppe de sa poche de pantalon -, voici les premiers dix mille francs ; le solde à votre retour comme convenu, c'est bien ça ? »

Jacques saisit l'enveloppe froissée qu'il glisse dans sa poche intérieure. Cela fait beaucoup pour conduire une femme à Neuchâtel, même en plein milieu de la nuit. Mais il n'est plus temps de se poser des questions. Peut-être aura-t-il plus tard la solution, une fois là-bas. Patrick a visiblement terminé, il n'en dira pas davantage. Enfoncé dans son fauteuil, il aspire à petites gorgées son cognac. C'est à Jacques de prendre une décision maintenant. Il consulte sa montre : minuit vingt. Cela ne lui dit vraiment rien de partir faire cinq ou six cents kilomètres alors qu'il devrait reposer tranquillement dans son lit à l'hôtel. Il

pense à Anne, sans doute à cette heure-ci pelotonnée sous sa couette dans leur chambre. D'un trait, il vide son verre et le repose sur la table.

« Bien, si vous êtes prête, dit-il à Flora, je ne vois aucune raison de tarder davantage. Il est déjà près de minuit et demie ».

Comme il se lève, Patrick l'imité aussitôt.

« Plus tôt partis, plus tôt rendus », commente-t-il platement avec un sourire satisfait. Il a évidemment hâte maintenant de les voir partir le plus vite possible, tels des invités qui s'attarderaient un peu au-delà des convenances.

« Si vous le permettez, dit Jacques avec la fausse désinvolture que l'on adopte dans ces cas là, je vais d'abord profiter de vos toilettes ; avant une pareille odyssée... »

Sur l'indication polie de Patrick, malgré tout visiblement contrarié de ce léger contretemps, il disparaît à gauche dans le couloir.

Comme dans beaucoup de ces grandes maisons bourgeoises de la fin du siècle dernier, un magnifique escalier de chêne massif dessert les étages. Jacques doit réfréner l'indiscrete curiosité qui l'incite à visiter le premier. Non pas qu'il soit à la recherche de quoi que ce soit, d'un indice – il serait bien en peine de dire lequel -, mais simplement parce qu'il a toujours

été attiré par ce genre de grandes demeures anciennes et se plaît à imaginer comment ce doit être là-haut, à l'étage – les lourdes portes des chambres distribuées autour d'un palier large et cossu, la mystérieuse intimité de chacune de ces pièces aux plafonds et aux lambris moulurés. Déjà tout à l'heure, tandis que son hôte préparait le café, et bien que dans une situation plutôt délicate qui n'aurait pas dû laisser place à de telles fantaisies, il s'était surpris à élaborer mentalement le plan de la maison d'après ce qu'il avait pu en voir au rez-de-chaussée. C'est l'une de ses foutues habitudes, où qu'il soit, dont Anne ne se prive pas de plaisanter d'ailleurs, une sorte de déformation professionnelle sans doute, mais qui va aussi bien au-delà : davantage que l'architecture, ce qui le fascine dans tous les intérieurs c'est la vie que leurs occupants peuvent y mener ; supputer la vie cachée des gens, telle est sa passion ; une passion qu'il vit en quelque sorte à rebours en tant qu'architecte car chaque fois qu'il est amené à construire une maison, il le fait comme pour lui, s'imaginant une vie nouvelle, différente, dans ces espaces qu'il conçoit, meuble et décore dans sa tête pour les autres. Ce qui explique peut-être le succès de ses projets et la réputation qu'il a acquise dans le métier. Avec précaution il a déjà gravi les deux premières marches couvertes d'un tapis

au motif floral vieillot que maintiennent les traditionnelles tringles de cuivre. La main sur la grosse rampe de bois sombre, il se tord le cou, sans oser monter plus haut, pour tenter de discerner à quoi ressemble le palier. Mais les appliques de pâte de verre rosâtre du couloir ne permettent pas d'y voir grand chose. Il n'insiste pas ; non seulement c'est trop risqué mais d'une indiscretion ridicule : et si on le surprenait ainsi ? Il exhale un souffle bref par les narines, son habituelle manifestation de dérision à l'égard de lui-même, et redescend faire normalement ce qu'il avait annoncé. Inutile de s'attirer des histoires, cela suffit amplement comme cela.

Lorsqu'il ressort des toilettes, Patrick et Flora l'attendent devant la porte d'entrée. Elle a remis son manteau bordé de fourrure noire et sa toque. Il y a un sac de voyage de cuir gris à ses pieds. Patrick arbore toujours le même sourire affable mais Jacques sent une pointe d'inquiétude dans son regard qui s'est durci ; il est tendu, sur ses gardes.

« J'ai cru que vous n'aviez pas trouvé... »

Puis cette lueur de suspicion disparaît aussi vite, comme s'il avait instantanément décidé qu'elle n'avait pas d'objet. Il tient un attaché-case à la main et le lève vivement à bout de bras.

« Je vais toujours mettre ça dans le coffre, faudrait pas oublier l'essentiel... »

Comme ce genre d'affirmation n'appelle pas de réponse précise, Jacques se contente de lui rendre un vague sourire avant de s'emparer du sac de voyage de Flora ; il s'efface devant elle pour descendre le perron. Elle descend avec une légère torsion du bassin, entravée par le bas de sa robe trop étroite. Ses hauts talons claquent sur la pierre des marches jusqu'à ce qu'ils parviennent au gravier.

Le vent est retombé ; en chassant les derniers nuages il a laissé un ciel clair et froid, scintillant, mais sans lune. Patrick a mis la mallette dans le coffre et attend que Jacques y dépose le sac de Flora pour le refermer. Il lève le nez vers le ciel.

« Vous aurez un beau temps pour la route, ça vaut mieux que ce qui dégringolait cet après-midi. »

Jacques aussi lève le nez.

« Une chance ! » fait-il. Et Flora, à son tour, se met à contempler les étoiles immobiles. Le roulement de la rivière, en contrebas, fait paraître le froid plus vif qu'il n'est réellement.

Lorsqu'il baisse les yeux pour faire ses adieux, Jacques a un sursaut : Patrick a sorti un petit automatique nickelé et le lui braque sur le ventre.

« Si jamais vous aviez besoin de ça..., propose-t-il, mais je suppose que vous avez ce qu'il vous faut. »

Malgré la fraîcheur de la nuit, Jacques a l'impression d'être en nage ; il parvient à répondre sur le même ton dégagé :

« J'ai ce qu'il faut, ne vous inquiétez pas. »

Un frisson lui a parcouru l'échine de haut en bas. « Un sacré sang-froid ! », pense-t-il avec une ironie amusée en allant ouvrir sa portière. Quelque chose a dû liquéfier son squelette : il marche sur des jambes de poupée en chiffon.

« Je m'en doutais... ! » fait Patrick, un éclat de complicité ravie dans l'oeil. Il l'a suivi jusqu'à la portière sur laquelle il s'appuie de la main gauche tandis que Jacques s'installe au volant. « Je n'ai plus qu'à vous souhaiter une bonne route, » continue-t-il en se penchant dans l'habitacle pour s'adresser aussi à Flora qui vient de prendre place à son tour. Jacques a déjà lancé le moteur ; il a hâte de partir maintenant. « Flora vous indiquera l'itinéraire, dit encore Patrick avant de reclaquer la portière. Allez, en route ! »

Tout le temps qu'ils font leur demi-tour, il reste la main levée en signe d'adieu ; puis ils descendent l'allée au ralenti dans un crissement de gravier écrasé. Au moment de passer le portail, Jacques met en

phares : l'obscurité s'ouvre devant eux sur un tunnel de broussailles dénudées et de ronces.

## IV

« On va passer par Bouillon, direction Luxembourg ; à partir d'Arlon on aura l'autoroute jusqu'à Nancy. » La voix grasse de Flora, la voix d'une femme qui fume trop, s'élève à son côté dans la nuit ; elle semble ne s'adresser à personne en particulier. Un instant la flamme d'un briquet réchauffe l'éclat verdâtre des cadrans, puis Jacques pousse à fond la première tout au long du raidillon qui grimpe vers le haut du village.

Il n'a rien à dire ; il n'y a plus qu'à conduire. Patrick ne s'est pas montré très prodigue d'informations – le strict nécessaire – et il se résigne à n'en pas savoir davantage, on verra bien. Flora fume en silence, retranchée dans un mutisme qu'il attribue à la fatigue, ou à la mauvaise humeur dont elle a déjà donné quelques signes avant le départ. Il est probable qu'entreprendre un tel voyage en pleine nuit ne doit pas plus que lui la réjouir. Qui sait si Patrick, pour des raisons qui lui échappent, ne le lui a pas plus ou

moins imposé ? Il aurait aussi bien pu y aller lui-même. Il n'y a, après tout, que cette mallette à convoier ; une mallette, d'accord, qui semble susciter pas mal de convoitise – l'histoire des deux types de la gare de l'Est l'indique assez – et justifie qu'on engage pour l'occasion un chauffeur au dessus de tout soupçon ; un chauffeur trop largement payé d'ailleurs pour que ce soit un travail ordinaire – trop payé pour être honnête se dit Jacques –, une espèce de chauffeur-garde du corps en quelque sorte. Mais justement, dans ces conditions-là, pourquoi Patrick n'y est-il pas allé lui-même, lui, un homme, et armé qui plus est ? Jacques revoit l'éclat nickelé de la petite arme tout contre son ventre et la seconde d'indicible terreur qu'il était parvenu à réprimer, il ne sait trop comment, cette seconde où pour lui tout aurait pu finir, tout, pas seulement l'incroyable aventure où son imprudence l'a fourvoyé mais toute sa vie avec Anne et les enfants, son nouveau cabinet d'architecte dont il est si fier, leur maison à Plomelin et jusqu'au scintillement glacé de ce ciel au-dessus de sa tête à ce moment-là, dans cet endroit où il n'avait en principe rien à faire.

Et si Flora était armée elle aussi ? où pourrait donc se trouver son arme ? Certainement pas dans le sac de voyage, cela ne servirait pas à grand chose. Sur elle,

alors, dans cette pochette de soirée en cuir noir qui ne la quitte pas ? Un de ces minuscules revolvers de femme incrustés de nacre comme en recèlent les sacs à main des héroïnes platinées dans les films noirs américains des années cinquante et qu'elles extirpent en tremblant au moment crucial sans oser s'en servir ?

« Vous êtes armée ? » demande-t-il ; mais sa question lui paraît d'une incongruité ridicule, lui-même ne parvient pas à croire qu'il l'a posée. Flora n'a rien de ces blondes platinées d'Hollywood et ils ne se trouvent pas dans un film des années cinquante ; ils approchent de Bouillon, légèrement ensommeillés par le confort moelleux d'une voiture moderne, sur une route droite et large, au revêtement d'asphalte impeccable.

« Pardon ?

— Je demande si vous avez une arme...

— Une arme ? Mon Dieu, mais qu'est-ce que vous voudriez que j'en fasse ? C'est vous que ça regarde les armes, non ?

— Justement ; je me renseigne : je tiens à savoir sur quoi on peut compter. »

Elle hoquette en un rire spasmodique qui le met mal à l'aise.

« Certainement pas sur moi, en tout cas, je vous préviens tout de suite. (Elle cache difficilement l'inquiétude, la sourde préoccupation qui l'a fait se taire jusque là et fumer, cigarette sur cigarette.) D'ailleurs, même si j'en avais une, je ne vous serais pas d'un grand secours, vous savez... »

Il tourne la tête vers l'étoile ébouriffée de sa toque où luisent, démesurés dans la pénombre, les globes noirs de ses yeux l'interrogeant avec anxiété. « Des yeux de lémurien, se dit-il, de grand lémurien peureux tout enveloppé dans sa fourrure ; elle en a même les gestes exagérément ralentis. »

Ils viennent de s'engager sur le pont à l'entrée de Bouillon. L'éclairage au néon restitue tout à coup un visage à Flora ; ses yeux ont repris une proportion normale. Même ainsi, complètement silencieuse et déserte, la ville paraît la rassurer. « Voilà toujours vingt kilomètres de faits sans encombres », soupire-t-elle en s'enfonçant dans son siège pour la suite du voyage. Il voudrait répondre quelque chose, la conforter, mais l'appréhension qu'elle ne cherche même plus à dissimuler l'a gagné lui aussi et il ne trouve rien. Si elle a peur, c'est qu'elle a ses raisons ; il ne voit pas quels arguments leur opposer, lui qui ne sait même pas quel risque au juste ils encourent.

Après le pont, il s'est engagé dans la longue courbe qui monte sur la droite, devant le Prisunic, vers Florenville et Arlon. Bouillon n'est qu'une petite ville peu étendue, resserrée dans une étroite vallée autour de son pont. Déjà il a dû remettre en phares. Un panneau luminescent annonce l'autoroute pour Luxembourg.

Jacques somnole depuis un bon moment, sans parvenir vraiment à dormir. Ce n'est pas l'envie qui lui en manque pourtant, ni le besoin : malgré tous ses efforts, au début, pour regarder glisser la route dans le constant faisceau des phares, ses yeux se ferment d'eux-mêmes de plus en plus souvent et lorsqu'il les rouvre, après ce qu'il a pris pour une longue absence, il constate sur la montre de bord qu'il ne s'est pas écoulé une minute.

2 heures 45. Il y a déjà près d'un quart d'heure qu'il a laissé le volant à Flora, juste après avoir contourné Metz. Contrairement à ce qu'elle avait prétendu à l'hôtel, elle ne conduit pas si mal que ça, du moins sur autoroute, où l'on ne peut pas dire que l'on conduise vraiment. Elle maintient l'allure à un bon cent quarante, ce qui n'a rien d'excessif pour une voiture comme celle-ci, et à cette vitesse-là paraît sûre d'elle et décontractée. Pourtant il ne parvient pas à dormir

comme il le souhaiterait. Il n'a jamais pu dormir en voiture, même lorsque c'est Anne qui conduit ; il faut qu'il surveille la route comme s'il était lui-même au volant. Lorsque ses yeux se ferment, il se laisse engourdir par le chuintement lisse des pneus sur le revêtement sans fin de la chaussée ; et le puissant souffle d'air, à la vitre que Flora a laissée entrouverte, étouffant le ronflement trop régulier du moteur, l'amène presque aux frontières du sommeil. Puis il rouvre les yeux : le capot happe toujours l'éclat discontinu des bandes de marquage qui ne se rejoindront jamais, là-bas, au fin fond de la nuit.

« Rémy ?... Vous dormez ?... »

Cette fois-ci il avait dormi pour de bon. Il a froid. Les cristaux liquides de la montre indiquent 2 heures 55..., 56. L'habitable baigne dans une faible lumière blanche : deux phares lointains derrière eux.

« Pas vraiment, je somnole... (Il s'est redressé sur son siège.) On devrait approcher de Nancy, non ? »

La voix de Flora se fait tellement grave qu'il croit en discerner chaque vibration, comme un profond tremblement de tout son être :

« Derrière, vous avez vu ? J'ai l'impression qu'ils nous suivent...

— Vous êtes sûre ? » Par réflexe il s'est retourné, comme si les phares n'étaient pas déjà une

confirmation suffisante. Il est complètement réveillé à présent.

« Il y a près d'un quart d'heure qu'ils sont là, vous trouvez cela normal ? »

— On ne peut tout de même pas prétendre avoir l'autoroute pour nous seuls ! » Sur le coup, Jacques a eu peur lui aussi ; c'est le ton de Flora qui lui a fait peur, un court instant. En fait il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Il y a une voiture derrière eux, et alors ? Il en veut à Flora de s'être ainsi alarmée.

« J'ai ralenti plusieurs fois, précise-t-elle de la même voix basse et vibrante. Ils ne nous ont pas doublés. Et chaque fois que j'ai accéléré de nouveau ils ont fait pareil...

— Mettez votre clignotant, ordonne-t-il. Garez-vous sur la bande d'arrêt d'urgence, vite ! »

Elle freine si brutalement qu'il sent la ceinture de sécurité lui presser la poitrine ; la voiture s'immobilise sur le bas-côté. Il n'était tout de même pas nécessaire de s'arrêter ainsi en catastrophe ; elle perd la tête. Les phares, derrière, se sont rapprochés si rapidement qu'ils n'illuminent qu'un court instant tout l'intérieur de la voiture. Un gros break Volvo blanc les a dépassés dans un souffle implacable ; ses feux rouges décroissent déjà loin devant. Ils n'ont

qu'entr'aperçu une très jeune femme blonde au volant.

Flora l'interroge du regard.

« Vous voyez bien, fait Jacques qui ne veut pas montrer combien il est soulagé, il n'y avait pas de quoi s'affoler... »

Mais elle n'y croit pas encore ; n'admet pas que rien ne s'est passé.

« Pourquoi nous suivait-elle comme cela ?

— Elle ne nous suivait pas ; elle nous avait sans doute pris comme voiture-pilote, tout simplement ! Je fais souvent cela moi aussi, pas vous ? Lorsqu'on doit faire une longue route, surtout de nuit, on s'accroche de temps en temps aux feux de la voiture qui précède, c'est plus reposant ; et s'il y a un radar....

— Et qu'auriez-vous fait si ça avait été autre chose ? » Elle vient d'allumer une nouvelle cigarette et exhale une longue bouffée, la tête rejetée en arrière. Le moteur tourne toujours au ralenti.

« Quelle autre chose ?

— Les deux types de la gare de l'Est, par exemple...

— Vous êtes au courant ?

— Evidemment ! Patrick m'avait prévenue avant que j'aille vous chercher.

Jacques ne répond pas tout de suite ; il était justement en train de se poser la même question :

qu'aurait-il pu faire ? Rien probablement. Il aurait donné la mallette, puisque c'était sans doute cela qu'ils voulaient, en espérant que les choses ne seraient pas allées plus loin. Le véritable Dorval aurait-il fait autrement ? Malheureusement oui, se dit-il, c'était précisément pour cela qu'on l'avait engagé avec un tel salaire, pas pour baisser les bras à la première anicroche.

« Ce n'était pas les types de la gare, n'est-ce pas ? »

Prise au dépourvu, Flora hésite à répondre : « Non, apparemment... »

— Alors je ne vois aucune raison de s'inquiéter de ce qu'on aurait fait dans le cas contraire... Vous n'êtes pas d'accord ? »

Elle le considère longuement en tirant sur sa cigarette puis souffle la fumée en hochant silencieusement la tête.

« D'accord, reconnaît-elle ; excusez-moi : je n'ai pas l'habitude de ce genre de situation, moi. »

— Et moi ? » réplique-t-il, emporté par une sorte d'imprudente euphorie. Mais cela n'a pas d'autre effet que d'ouvrir le visage de Flora en l'un de ses effrayants sourires de raie. Pour la seconde fois, il a gagné sa confiance. Loin de s'en réjouir, il en éprouve un sentiment avilissant d'imposture. Si les choses avaient mal tourné, tout à l'heure, il aurait risqué gros

lui-même, mais c'est elle aussi qu'il avait mise en danger ; il ne lui aurait été d'aucun secours. Tandis que s'il avait laissé Dorval faire son travail normalement...

« Si vous êtes suffisamment reposé, dit-elle, je préférerais que vous repreniez le volant. Jusqu'à présent ça allait, mais maintenant qu'on s'est arrêtés... Je vous relaierai un peu plus tard si vous voulez. Cela ne vous dérange pas ?

— Au contraire ! Je me sens dans une forme parfaite. » Et c'est vrai ; il a l'esprit vif et d'aplomb comme après plusieurs heures de sommeil. Dans ces conditions-là mieux vaut tenir le volant que rester fixer la route en tant que passager.

Ils ouvrent leurs portières en même temps ; un courant d'air glacial traverse l'habitacle et le calme bruisant d'une campagne nocturne tombe d'un coup sur eux. Flora jette son mégot sur le sol et contourne le capot tandis que Jacques s'éloigne un peu sur l'arrière. Il urine longuement dans les ronces du fossé par-dessus le rail de sécurité tout en contemplant le ciel noir au-dessus de lui. Puis il revient vers les feux rassurants de la voiture restée en phares et se met au volant. En reclaquant sa portière il a le sentiment de retrouver la chaleur d'un univers familier.

Ils ont quitté l'autoroute vers trois heures trente, après avoir contourné Nancy, pâle constellation de lumières qui a longtemps tournoyé sur leur gauche. Flora s'est endormie, tordue de biais vers sa portière, la tempe contre l'appui-tête ; elle a croisé sur elle les pans fourrés de son manteau. Recroquevillée ainsi, emmitouflée, elle semble une grosse boule animale dont il envie la chaleur. Il a pourtant orienté à fond le chauffage sur ses pieds mais il a encore froid. Il presse le bouton de la montre pour afficher la température extérieure : moins trois degrés ; il n'en est pas étonné ; il attendait même moins. Il ralentit un peu par crainte du verglas mais, après cent cinquante kilomètres d'autoroute, a tellement l'impression de se traîner qu'il reprend un régime de croisière raisonnable, entre cent dix et cent vingt. La route est sèche, déserte ; il y a peu de risques de contrôle de vitesse à une heure pareille. Ils approchent d'Epinal. Il ne ressent toujours pas la fatigue. Avec Anne, ils avaient souvent roulé de nuit comme cela ; elle s'efforçait de lui tenir compagnie le plus longtemps possible mais finissait par s'endormir à son côté, comme Flora. Alors il se retrouvait seul ; il mettait la radio en sourdine et allumait une cigarette, autant pour l'intime lueur verte éclairant le cendrier que par véritable besoin de fumer. Il sentait la présence

d'Anne endormie, là, tout près de lui qui se trouvait investi de la responsabilité de les mener à bon port, solitaire homme de quart veillant devant tous ses cadrans allumés. Et il aimait cela.

Il regarde Flora. Elle ne lui offre que la pelote noire de sa toque et son cou, frileusement emmitonné dans la fourrure de son col. Elle s'est affaissée sur le siège comme si son corps, depuis qu'elle ne le contrôle plus, avait pesé plus lourd et que les moindres cahots de la route l'avaient tassé peu à peu davantage. Ils n'ont pratiquement pas échangé une parole depuis leur dernier arrêt ; à part l'itinéraire qu'elle lui a indiqué : Epinal, Belfort, Montbéliard et ensuite des petites routes jusqu'à Neuchâtel, on verrait cela le moment venu. Maintenant qu'elle dort il se sent plus libre ; il n'a qu'à laisser se dévider toutes ses histoires dans sa tête, sans plus se soucier d'elle, de ses indéchiffrables silences, affranchi de la nécessité d'avoir à trouver un sujet de conversation acceptable.

Il enfonce l'allume-cigare et, fouillant dans la poche de sa veste à la recherche de ses cigarettes, rencontre l'épaisse enveloppe pliée que Patrick lui a remise. Que va-t-il faire de ces dix mille francs ? Il les avait complètement oubliés. Il pense les rendre à Patrick, en lui expliquant toute l'affaire ; il aura fait cet aller et retour à Neuchâtel pour rien, mais cela le

regarde ; il ne veut plus se compromettre en acceptant cet argent qu'il estime ne pas avoir gagné. Malgré la ceinture de sécurité, il parvient finalement à extirper de sa poche son paquet de Bastos complètement écrasé ; il en allume une mais s'abstient de mettre la radio, de peur de réveiller Flora. Il est temps de mettre fin à tout cela, et il peut se féliciter de s'en tirer à si bon compte. D'un seul coup il prend conscience de ce que tout cela a de malsain, de profondément malhonnête ; malhonnête vis à vis de Patrick et Flora évidemment, quelles que soient leurs activités : il les a bernés ; malhonnête tout court sans aucun doute car un tel salaire ne se justifie pas pour simplement faire le taxi ; et de ce qui justifie ce salaire, il n'a toujours pas la moindre idée. En arrivant à Neuchâtel, il téléphonera à Anne, comme il l'a annoncé à Fabien. De toute façon il sera sans doute rentré mardi ou mercredi comme prévu, à moins qu'ils ne rencontrent des complications en Suisse. Mais quelles complications ? Apparemment tout se passe pour le mieux. Même si Flora désire rester là-bas plus longtemps il est décidé à rentrer par le train ; il en a assez ; il sera lundi à Sedan chez le notaire et tout reprendra un cours normal.

4 heures 20. Deux ou trois voitures les croisent sous la petite pluie fine qui s'est mise à tomber.

Encore heureux que ce ne soit pas du brouillard. On doit approcher d'Épinal. Qui peut bien circuler à une heure pareille ? Les essuie-glaces donnent chaque fois leur coup de balai intermittent juste au moment où le pare-brise va se trouver entièrement constellé de gouttelettes, juste au bon moment, sans qu'il soit nécessaire de les mettre en marche permanente. C'est curieux que la nuit paraisse déjà si transparente alors que l'aube ne devrait pas se lever avant plusieurs heures, surtout par ce temps couvert. Après Epinal, s'il se souvient bien de ce qu'a dit Flora, il faudra prendre Belfort, en espérant que ce sera indiqué, sinon il devra la réveiller. C'est une région qu'il ne connaît pas du tout. Son escapade lui aura au moins servi à cela, encore qu'en pleine nuit ce ne soit pas d'un grand intérêt. Si Anne avait été avec lui, au moins, c'était l'occasion de visiter Neuchâtel, et pourquoi pas Bern et Zürich, les Paul Klee du musée d'art moderne de Bern, par exemple. Au lieu de cela il aura fait bêtement tous ces kilomètres pour rien.

Il traverse Épinal presque sans ralentir, en longeant les quais de la Moselle.

Le jour se lève à peine lorsqu'ils franchissent la frontière sur le Doubs, à la sortie de Fournet-Blancheroche. Flora s'est réveillée peu après Belfort et leur a fait quitter la nationale à Montbéliard pour une

petite route touristique qui coupe à travers le massif montagneux en suivant les méandres de la rivière vers Pont-de-Roide. Elle a mollement proposé à Jacques de reprendre le volant, mais il n'est pas vraiment fatigué et, sur ces routes-là, prend plaisir à conduire. Tout de suite après la douane, à partir de La Chaux-de-Fond, une chaussée plus récente, large et lisse, redescend par d'amples courbes vers les bords du lac de Neuchâtel dont l'immense plaque grise, au loin, paraît émerger de la nuit.

« On est presque arrivés, » constate Flora qui sort peu à peu de sa torpeur.

Jacques fait « Eh oui ! », d'un air qui exprime une certaine déception. Il n'est pas mécontent d'arriver, bien sûr, mais après d'aussi longs trajets l'arrivée comporte parfois un relent de tristesse, comme toutes les choses qui finissent, agréables ou pas. Et puis il commence à s'inquiéter de ce qui se passera une fois à Neuchâtel. Là encore il sera à la merci d'un coup de fil que Patrick aurait donné, ou Dorval ; il y a toujours ce risque d'être stupidement démasqué.

Au contraire Flora manifeste maintenant une impatience de gamine, s'agite. Cambrée dans son siège, le cou tendu vers le miroir de courtoisie, elle s'applique à regarnir de rouge vif ses lèvres monstrueuses. Elle tire sur le bas de sa robe et ouvre

son manteau, se réinstallant confortablement après avoir fait peau neuve, apparemment fraîche et dispose. Quelques heures de sommeil lui ont suffi.

« Vous tenez toujours le coup ? » demande-t-elle, tout enjouée.

Jacques maugrée qu'un café ne lui ferait pas de mal, mais il tient le coup. Elle l'agace à poser des questions pareilles sur ce ton, comme s'il s'agissait entre eux d'une sorte de pari sur son endurance et qu'elle attendît de le voir déclarer forfait. Elle n'a pas conduit toute la nuit, elle. A présent que tout danger semble écarté, qu'ils arrivent à destination sans encombre, elle se paie le luxe de prendre tout cela comme un jeu. Il n'y a pourtant pas si longtemps elle n'en menait pas large, l'aurait-elle oublié ? Il entend crisser la molette du briquet et tout aussitôt une volute de fumée capiteuse vient se dissiper sur le pare-brise.

« Cigarette ? propose-t-elle.

— Merci, j'ai les miennes. » Il a peut-être répondu un peu sèchement. Il ajoute : « J'attendrai que nous soyons arrivés. Une cigarette et un bon café, c'est tout ce que je demande. »

Le lac bleuit, là-bas, à l'extrémité du vallon, sous un premier soleil froid qui éclaire déjà de très lointains sommets. Entraînée depuis des kilomètres

par une longue descente, la Beverly glisse presque sans bruit, dans une sorte d'allégresse de parfaite mécanique, sur une chaussée encore luisante de l'humidité de la nuit. Flora a dû percevoir l'irritation que Jacques a involontairement laissée paraître ; alors qu'ils abordent les premières villas de Neuchâtel, elle propose :

« Si vous voulez je pourrai conduire tout à l'heure, au retour. De jour, cela ne dérange pas.

-Tout à l'heure ? On va repartir immédiatement ? » Sous le coup de la surprise, il s'est tourné vers elle qui sourit en soufflant une longue bouffée de fumée vers le haut. Cela donne à sa bouche une conformation encore plus étrange.

« Colis express, mon cher Rémy ! Nous livrons dans les vingt-quatre heures sur toute l'Europe ! » Elle le charrie, gentiment ; elle est en pleine forme. « Vous ne pensez tout de même pas que nous sommes là pour faire du tourisme ? »

Il déteste cette toque ridicule qu'elle n'a pas quittée de la nuit et qui lui donne un air d'autruche effarée. A la lisière de son manteau, sur le renflement généreux de la robe rouge, la lourde broche de pierreries recommence à jeter ses feux insolents. Sans chercher à atténuer son acrimonie Jacques rétorque :

« J'estimais que nous avions tout de même droit à quelques heures de repos. »

Elle perçoit le message et change de ton.

« Je suis désolée, Rémy ; je sais bien que c'est vous qui avez toute la fatigue. Nous pourrions faire un arrêt au retour si vous souhaitez vous reposer quelques heures, mais il n'est pas question de s'attarder ici, ce sont les instructions de Patrick. O.K. ?

— O.K., admet Jacques. Dans ces conditions-là... on s'arrangera au retour. »

Il se rend compte qu'il a oublié son rôle. Dorval, lui, n'aurait pas insisté ; il n'aurait même pas proposé, vraisemblablement, de rester à Neuchâtel ; il devait être au courant de leurs raisons.

« Mais vous aurez tout de même votre café, concède-t-elle, nous y sommes. »

## V

Ils viennent de s'engager à droite dans l'avenue qui débouche sur le port. Comme Flora ne lui donnait aucune indication Jacques a suivi les panneaux "Centre ville", puis, lorsqu'il a vu "le port", il a pris à droite, sans réfléchir. Le port, à ses yeux, constitue le centre d'attraction obligé de toute ville située au bord de l'eau, quand bien même ne s'agirait-il que d'un lac. Flora l'a laissé faire. L'eau plate et grise du lac, qui s'étale au même niveau que la ville, entre les immeubles, paraît le prolongement liquide de ses avenues, fermées par les hauteurs de l'autre rive. Elle a perdu ce bleu lumineux qui la signalait de loin depuis les collines. Mais on aperçoit les étraves blanches de deux vedettes de croisière, à couple à leur ponton, et quelques mats immobiles le long du quai en plein coeur de la ville, et cela suffit à combler son désir.

« Rue Saint Honoré !... A droite ! »

Par réflexe, il braque sur l'indication de Flora sans prendre le temps de mettre son clignotant, secrètement déçu, comme un gosse, qu'elle ne les laisse pas aller jusqu'aux bateaux. Elle s'est penchée vers le pare-brise, déchiffrant les numéros des immeubles.

« Au 6, dit-elle. C'est en face... Vous n'avez qu'à faire demi-tour un peu plus loin : il y a une place libre juste devant l'entrée, c'est parfait. »

Il y a déjà trop de circulation pour faire demi-tour dans la rue ; il doit aller jusqu'au rond-point suivant et revient se ranger sur l'emplacement libre, devant le numéro 6.

C'est un pâté de maisons luxueux, moderne, plaqué de travertin beige. Tout le rez de chaussée comporte une galerie couverte qui tient lieu de trottoir et abrite plusieurs magasins.

« C'est une banque..., fait-il remarquer.

— L'entrée de l'immeuble est à côté de la banque, » réplique rapidement Flora. Elle paraît impatiente, peu soucieuse de fournir des précisions. Il a failli demander chez qui ils allaient, mais ce n'est pas le moment. S'il avait dû le savoir il l'aurait su avant ; peut-être ne devait-il pas le savoir. A peine a-t-il coupé le moteur qu'elle reprend son sac à main dans le vide-poches et rajuste son manteau. Elle a déjà tiré

la poignée de la portière qu'elle maintient entrouverte. Elle parle d'une voix sèche, péremptoire, qui ne lui est pas habituelle :

« Je sors la première. Dès que vous serez descendu à votre tour j'ouvrirai le coffre pour prendre la mallette. Vous attendrez que je sois dans l'entrée pour me suivre. Enfin, vous savez ce que vous avez à faire, excusez-moi... »

Sans qu'il ait pu répondre quoi que ce soit elle a sorti une jambe, puis l'autre, s'est levée lourdement, reclaquant sa portière. Il descend aussi. Ce qu'il a à faire, il n'en a qu'une vague idée ; couvrir le transfert de la mallette, suppose-t-il. Machinalement il porte les yeux à un bout de la rue, puis à l'autre. Les voitures circulent normalement. Sous la galerie, deux hommes en costumes sombres s'avancent tranquillement vers eux en bavardant ; chacun porte un attaché-case assez semblable à celui que Flora vient de sortir de la malle arrière. Elle hésite, consultant Jacques du regard. Puis, comme il n'a pas bronché, elle se décide à refermer le coffre et s'engage sous la galerie vers l'entrée du N°6, une haute porte vitrée à deux battants d'aluminium brossé, flanquée, à droite et à gauche, d'un étagement de plaques de cuivre astiquées comme des miroirs. Les deux hommes la frôlent sans lui prêter attention. Lorsqu'il

entend grésiller l'ouverture de la porte, Jacques verrouille, d'une pression sur la télécommande, les portières de la Beverly et la rejoint dans l'ombre de la galerie. Elle lui maintient la porte ouverte mais, avant de pénétrer dans l'immeuble, il se retourne pour inspecter une dernière fois la rue. « Allons-y ! », le presse-t-elle. Il se demande s'il doit marcher à reculons, comme dans les mauvais policiers, pour continuer à surveiller cette foutue porte vitrée. Flora a déjà appelé l'ascenseur ; les panneaux de métal lustré s'écartent sur des parois tapissées d'une moquette rouge sang. Il ne peut s'empêcher de plaisanter :

« C'est bien la première fois que je vois un ascenseur de cette couleur ! Vous aviez prévu le coup en choisissant cette robe-là ? »

Bien qu'ignorant tout de ce qui l'attend là-haut, depuis qu'ils sont entrés dans l'immeuble il se sent à l'abri. Ce n'est pas le cas de Flora, apparemment ; elle lui fait une grimace contractée qui pourrait passer pour un sourire mais ne répond rien. Elle lève les yeux vers le plafond lumineux de la cabine durant toute l'ascension, comme si cela pouvait hâter leur montée. Au lieu de la tenir par la poignée, elle serre la mallette sous son bras gauche, comme un porte-documents ; de la main droite elle tient la pochette

noire dont elle ne s'est pas séparée depuis qu'il l'a rencontrée. L'ascenseur s'arrête au cinquième.

« A quel titre suis-je censé me présenter ? » s'informe Jacques au moment où s'ouvrent les portes.

D'un pas décidé, elle le précède sur un vaste palier dont les panneaux de bois exotique intègrent aux cloisons les doubles portes de deux appartements ; au premier coup d'oeil, il a vraiment cru qu'il n'y avait pas de portes. Ils sont baignés par un éclairage "lumière du jour" diffusé tout le long des murs, au ras du plafond. La même moquette rouge que dans l'ascenseur assourdit le bruit des pas. Jacques est réconforté de retrouver la voix grave et chantante de Flora, sa voix habituelle, avec une pointe de condescendante moquerie.

« Présentez-vous pour qui vous êtes, cela va de soi ! Vous n'allez tout de même pas faire le timide... »

Elle a sonné à la porte de droite.

« Je préférerais m'informer, on ne sait jamais. Il aurait pu y avoir des... des précautions particulières, je ne sais pas... »

— Quelles précautions ? De toute façon ils sont prévenus, ne vous inquiétez pas : ils savent que vous vous appelez Rémy Dorval et que vous m'accompagnez ; cela suffit, non ? »

Elle a parlé précipitamment, baissant la voix. Jacques s'en veut de lui avoir fourni l'occasion de le traiter comme un gosse à qui l'on répète les dernières recommandations de bonne conduite avant de se rendre en visite. Derrière les battants de bois massif, on a entendu tourner les verrous de sûreté. La porte s'est ouverte sur une femme déjà âgée, aux cheveux blancs ondulés, grande et mince dans un tailleur noir austère. Les quelques bijoux qu'elle porte laissent deviner qu'elle ne manque de rien. Flora l'embrasse sur les deux joues.

« Vous avez fait vite, » dit la femme.

Flora se tourne pour désigner Jacques :

« Grâce à Rémy...

— Enchantée, » reprend la femme avec un sourire de convenance. Jacques serre la main qu'on ne lui tend que par politesse ; pour elle, il le comprend aussitôt, il ne compte pas.

« Germaine D'Argemont, précise Flora. Rémy Dorval, qui a bien voulu... »

— Je sais, je sais, l'interrompt la femme sans se départir de cette affabilité hautaine qui semble vous témoigner d'autant plus d'égards qu'elle vous accorde moins d'importance. Patrick nous avait prévenus. Entrez donc. »

Flora s'arrête sur le seuil du salon.

« Vous m'excuserez, mais après toute cette nuit de voiture, si vous pouviez m'indiquer les toilettes...

— Mais bien sûr, ma chère ! Si vous saviez comme je comprends cela !... Tout de suite à gauche dans le couloir, vous verrez. Installez-vous toujours, monsieur Dorval ; je vous abandonne une minute, je vais prévenir mon mari. »

Flora s'est éclipsée sans lâcher sa mallette. Jacques pénètre seul dans le salon et s'assied.

D'épais voilages diffusent le jour des deux baies vitrées donnant sur la rue, produisant une impression de luxe froid. La pièce ne doit recevoir le soleil qu'en fin d'après-midi. Il s'est assis sur le siège le plus proche, un vaste canapé de cuir noir encastré, à gauche de l'entrée, dans une bibliothèque d'acajou garnie de reliures et de statuettes de bronze qui couvre tout le mur. Un long arceau de métal chromé maintient suspendue au-dessus de la table basse – un simple plateau de marbre blanc – une lampe de verre dépoli évoquant une sorte de soucoupe volante miniature. Il examine en connaisseur les motifs en caisson d'un magnifique tapis Bakhtiar sous ses pieds lorsque Flora fait son entrée. Le rapide regard qu'elle promène sur la pièce, avant de s'asseoir dans l'un des fauteuils de l'autre côté de la table, lui fait supposer qu'elle vient ici pour la première fois. Elle dépose la

mallette contre le fauteuil, s'installe confortablement en écartant les pans de son manteau et adresse à Jacques un sourire de connivence sans prononcer un mot. Bien qu'elle ait embrassé leur hôtesse, tout à l'heure, il semble évident qu'elle n'est pas tout à fait à son aise. Derrière elle, la pièce se prolonge par une immense salle à manger ; sur une longue table de verre trône un somptueux bouquet de fleurs séchées dont les teintes fanées ne contribuent pas à égayer l'atmosphère grise de l'appartement. Inclinant la tête, Flora rajuste l'une des perles baroques de ses pendants d'oreilles. Soudain abruti par le contrecoup de cette nuit blanche sur la route, Jacques Dorival se demande ce qu'il fait assis là, devant une femme qu'il connaît à peine, dans un salon qui représente tout ce qu'il n'aime pas, à un millier de kilomètres de chez lui. Il l'a souvent constaté : ce que nous vivons, à un moment donné, n'a rien à voir avec ce que nous désirons vivre ; ce n'est que le résultat d'une lointaine décision prise des jours parfois, voire des années, auparavant et dont on ne peut qu'espérer qu'elle a été prise en toute connaissance de cause. Nous sommes embarqués ; bon gré mal gré, il nous faudra aller jusqu'aux ultimes conséquences de cette décision-là ; certains appellent cela le destin. Ce destin-ci, c'est lui qui se l'est imposé, sous le coup d'une incroyable

légèreté. Il se traite d'imbécile, imbécile ! Avec la fatigue, le recul, il a perdu jusqu'à la curiosité de savoir ce qu'ils sont venus faire ici.

« Armand vous prie de l'attendre un instant, il arrive. »

Germaine – Germaine comment, déjà ? se demande Jacques – vient d'apparaître dans l'embrasement de la porte. Elle avance vers eux en se frottant les mains, pétrie de ce savoir-vivre qui l'a glacé dès l'entrée. En fait, elle s'adresse surtout à Flora.

« Vous prendrez bien quelque chose, n'est-ce pas, après ce voyage ? J'ai envoyé Martha nous chercher des croissants... Café ou thé ?

– Café, bien sûr ! dit Flora, s'efforçant d'accorder les modulations de sa voix au diapason de leur hôtesse. Mais ne vous donnez pas tout ce mal... C'est vrai que nous en avons bien besoin ; surtout Rémy : je n'ai pu le faire venir jusqu'ici qu'en lui promettant qu'il aurait son café. »

Germaine sourit complaisamment en cherchant l'approbation de Jacques qui acquiesce d'un bref hochement de tête ; puis elle tourne les talons.

Son mari entre à ce moment-là, un bel homme d'une soixantaine d'années, bien découplé, vêtu d'un pantalon de flanelle grise et d'un pull en pointe très

sport sur une chemise de soie jaune au col ouvert. Ses cheveux courts brossés en arrière et sa fine moustache blanche lui confèrent une allure très « british ». Il avance les bras tendus vers Flora qui s'est levée.

« Ma petite Flora ! s'exclame-t-il en lui donnant l'accolade, toujours aussi mignonne ! Alors ? c'est vous qui vous êtes chargée du bébé ? Félicitations ! »

Puis se tournant vers Jacques qui, debout aussi, attendait :

« Monsieur Dorval, je suppose ? Enchanté... Et merci de votre collaboration ; n'importe qui n'aurait pas accepté une telle responsabilité. » Ils se serrent la main, vigoureusement.

« Oh, vous savez, fait Jacques, tout s'est tellement bien passé...

— Et j'espère que ça va continuer ! Vous n'êtes pas encore tout à fait au bout de vos peines, mon vieux ! (il lui flanque une tape familière sur l'épaule). Remarquez, il n'y a pas de raison ; nous mettons toutes les chances de notre côté... Mais asseyez-vous donc ! Je crois que Martha nous prépare un petit déjeuner ; je le prendrai avec vous. Vous ne voulez pas que je vous débarrasse ? »

Flora se défait de son manteau et le lui tend. Jacques a repris sa place sur le canapé. Penchée près

de son fauteuil – comme font souvent les femmes : sans fléchir les jambes – Flora saisit la mallette ; un instant il a sa croupe imposante, moulée dans le tissu rouge de la robe, à la hauteur des yeux.

« Voici l'objet » dit-elle. Elle s'est retournée vers Armand, lui présentant solennellement l'attaché-case sur le plat des deux mains, telle une offrande précieuse.

« Avec une prêtresse comme vous, observe-t-il, un fin sourire de galanterie sous son aristocratique moustache blanche, je me convertirais volontiers à n'importe quelle religion !

– Armand ! Ne blasphémez pas, je vous prie, intervient sa femme qui venait d'entrer ; nous savons tous très bien que vous n'avez qu'un seul Dieu. »

Il la considère d'un oeil amusé, interrogateur. Pour toute réponse, elle se contente de faire jouer entre ses doigts ridés le triple rang de perles qui lui caresse la poitrine.

« Vous êtes impitoyable, proteste-t-il affectueusement ; mais elle a raison, comme toujours. Voyons un peu cela. » Prenant la mallette des mains de Flora il quitte la pièce, suivi de leurs trois regards.

« Vous le connaissez, ma petite Flora, » conclut Germaine comme pour l'excuser après qu'il est sorti. Flora acquiesce d'un sourire et s'assied. Tout en

parlant leur hôtesse prend place dans l'autre fauteuil : « Comment va ce pauvre Patrick ? Tel que je le connais, j'imagine que tout cela a dû lui donner bien du souci. Il m'a semblé plus fatigué que d'habitude, au téléphone, assez inquiet... »

Elle ne s'adresse qu'à Flora, sans tenir compte de Jacques qui a suivi cette petite scène, étonné de l'espièglerie de ces gens-là. Il s'attendait à des propos plus graves dans les circonstances qu'il croit deviner, à une sorte de conseil de guerre improvisé. Cette mallette ne doit tout de même pas contenir n'importe quoi ; et les deux types de la gare de l'Est ? Patrick leur en a certainement parlé. Il reporte les yeux sur Flora : elle semble avoir oublié toutes les angoisses du voyage ; elle converse avec une vieille amie comme si de rien n'était. Des gens très ordinaires somme toute. Il en arrive à se demander ce qu'il fait là et pourquoi on a besoin de lui.

« Il est grand temps que cela se termine, répond-elle. Patrick n'a plus vraiment l'âge de ces choses-là. Moi non plus, d'ailleurs. »

Germaine proteste poliment : « Oh, vous... » ce qui déclenche un nouveau sourire tout de même flatté chez Flora. Lorsque sa bouche s'étire ainsi, démesurément, cela fait saillir ses pommettes. Jacques lui trouve un air de petite fille ; fugitivement

il entrevoit cette petite fille qu'elle a dû être autrefois : les grands yeux noirs, les joues rondes et colorées, et ce sourire, radieux alors, qui devait déjà lui manger le visage ; une petite fille ingénue, pleine de vie.

« Mais non, moi non plus, je vous assure, insiste Flora. Cela fait des années que vous me considérez comme une jeune femme, mais le temps a passé (sa voisine l'écoute avec des signes de dénégation indulgents), moi aussi j'en ai assez de toutes ces histoires, je ne suis plus très loin de la quarantaine, vous savez... »

La vieille dame émet un soupir de lassitude.

« Qu'est-ce que je devrais dire, moi !

— Puis cette fois-ci, il y a trop de complications. C'est cela qui mine Patrick.

Germaine coupe court à la conversation en constatant d'une voix plus forte :

« Eh oui, ce n'est plus comme autrefois... »

Une jeune fille blonde, les cheveux courts, se tient à l'entrée du salon, chargée d'un lourd plateau de laque noire, hésitante. Germaine se lève.

« Portez tout cela à la salle à manger, Martha, nous serons plus à l'aise, » ordonne-t-elle, l'accompagnant vers l'autre partie de la pièce pour dresser la table du petit déjeuner.

De travers dans son fauteuil, Flora les a suivies des yeux. Elle et Jacques se retrouvent tout à coup abandonnés à eux-mêmes, dépourvus d'un statut de familiarité suffisant ici pour se lever à leur tour et participer aux tâches domestiques, ne serait-ce que par leur présence aux côtés de la maîtresse de maison. Ils ne sont que des invités. Elle en profite pour se tourner vers lui :

« Vous voyez que vous l'aurez, votre café, je vous l'avais promis.

— N'oubliez pas non plus l'autre promesse », fait-il, plutôt sèchement. Il n'a pas apprécié de la voir bavarder à son aise, sans plus s'occuper de lui, et tient à le lui faire sentir. Elle s'étonne :

« L'autre promesse ?

— De prendre le volant pour le retour.

— Ah ! Bien entendu, » répond-elle rapidement, se détournant vers la porte du salon.

Armand arrive d'un pas vif. Il rapporte la mallette — ou une autre exactement semblable — et va la déposer cérémonieusement sur les genoux de Flora.

« Et voilà, tout est en ordre ! Remis en mains propres. Vous n'avez plus qu'à la rapporter à Patrick. (Il adresse un bref coup d'oeil agrémenté de son fin sourire à Jacques puis aperçoit sa femme et Martha autour de la table de la salle à manger). Ah, mais je

vois que j'arrive au bon moment : Madame est servie ! Si vous voulez bien me faire l'honneur... »

En riant Flora pose la mallette et prend le bras qu'il lui tend. Le buste raide, il la mène pompeusement vers la table. Jacques suit. Germaine les regarde approcher avec une moue pincée. Il y a sans doute longtemps qu'elle ne s'amuse plus aux pitreries de son mari. La salle à manger paraît encore plus triste que le salon, d'un luxe gris et froid ; mais sur l'épais plateau de verre de la table un petit déjeuner somptueux est préparé ; Martha a bien fait les choses : croissants, brioches, pain frais, confitures raffinées, thé, café et un magnifique service de porcelaine ancienne de la Compagnie des Indes. Germaine l'invite à prendre place près d'elle, mais il ne se fait pas d'illusion sur cette soudaine marque d'intérêt : Flora et son cavalier se sont déjà installés en face. Martha les sert avec discrétion, dans un silence pesant ; sans doute ne tiennent-ils pas à parler devant la bonne. Dès qu'elle a quitté la pièce Armand se penche sur la table.

« Mon cher Dorval, je vous félicite ! Je viens d'avoir Patrick au téléphone : vous avez mené notre barque de main de maître. »

Jacques s'attendait si peu à ce que l'on s'intéresse à lui qu'il ne saisit pas tout de suite à quoi son

interlocuteur fait allusion ; il a un vague geste de dénégation.

« Allons, allons ! Pas de fausse modestie ! Et les deux types du train, alors ? Il me semble que vous les avez eus dans les grandes largeurs, n'est-ce pas, Flora ? »

Flora est charmante lorsqu'elle mange ; elle y met une sorte d'ingénuité presque animale, non dénuée d'élégance, qui la dépouille de ce masque parfois trop dur derrière lequel elle trouve le plus souvent refuge. On a autant de plaisir à la regarder qu'elle prend plaisir à manger. Maintenant que pour la deuxième fois Jacques participe à son repas, il découvre ce qui a rendu si agréable leur soirée à Sedan, indépendamment du contenu de la conversation : cette façon si singulière de savourer la nourriture rappelant la délicatesse gourmande de certains chats, surprenante alliance d'avidité mesurée et d'une grâce qui n'appartient qu'à elle seule.

« N'est-ce pas vrai, Flora ? » insiste Armand.

Elle lève sur Jacques ses yeux globuleux. Chacun paraît maintenant suspendu à la sentence qu'elle va prononcer comme si en dépendait le sort de Jacques, ou de Dorval.

« C'est vrai, finit-elle par articuler gravement. Et il a fait cela sans que personne s'en aperçoive, la grande

classe. Les types ont disparu de la circulation. Même Patrick n'en revenait pas. »

Pour la première fois Jacques apprécie l'extraordinaire sourire de Flora, un doux sourire de reconnaissance et d'admiration. Et dire que je n'ai rien fait pour mériter cela, se reproche-t-il ; désormais je lui dois encore davantage, je lui dois l'équivalent de toute cette confiance qu'abusivement elle m'accorde. Mais, malgré ses scrupules, ce n'est pas sans une certaine fierté qu'il perçoit l'hommage silencieux de toute la tablée qui s'est tournée vers lui.

Armand, avec un mouvement de tête quelque peu emphatique, rompt le premier cet étrange état de grâce.

« Eh bien, vous avez droit à toute notre gratitude. Sans vous... »

De plus en plus gêné, Jacques proteste qu'il n'a rien fait de bien extraordinaire.

« Ah, mais si ! Patrick m'a mis au courant ; et Flora vient de nous le confirmer, non ? D'ailleurs, rien que d'avoir accepté ce travail, c'était déjà extraordinaire ; n'importe qui ne l'aurait pas fait, je vous assure, quel qu'en soit le prix !

— Je vous accorde en effet que ce n'était pas tout à fait ordinaire, » admet Jacques que l'exubérante reconnaissance d'Armand a remis en confiance. Son

goût du risque reprenant le dessus, il s'accorde ce petit plaisir. Mais lancé comme il l'est, Armand n'y voit pas la moindre malice.

« Vous êtes un ami d'Alfred, paraît-il ? Pour moi, cela explique déjà beaucoup de choses. »

Jacques se contente d'un hochement de tête en portant sa tasse à ses lèvres. Il en a assez fait ; il n'a pas intérêt à s'avancer sur ce terrain-là. Cela paraît suffire à Armand.

« Cela ne m'étonne pas », reprend-il en s'emparant d'une tranche de brioche dans la corbeille d'argent ciselé.

La tête inclinée légèrement de côté, Flora déchiquette du bout des dents un croissant tiède qu'elle tient entre le pouce et l'index. Germaine a suivi sans dire un mot toute cette conversation.

« C'est curieux, intervient-elle soudain, qu'il ne nous ait jamais parlé de vous... »

Jacques a un frisson de panique : pourquoi en effet cet Alfred, qu'ils semblent tous si bien connaître, ne leur a-t-il jamais parlé de Dorval, son homme de confiance, son ami ? Puis il se ressaisit et affirme avec aplomb :

« Alfred est un homme trop discret ; c'est justement pour cela que nous sommes restés amis. »

Elle le considère en silence sans cesser de triturer du bout des doigts les perles de son collier. Elle n'a pas touché à son petit déjeuner. Flora, qui vient de terminer son croissant, le regarde aussi. Armand vient ingénument à son secours.

« Mais c'est lui qui a raison, ma chère ! Il n'y a pas plus renfermé qu'Alfred. D'ailleurs, moi, cela me gênerait presque : on ne sait jamais quoi lui dire ni à quoi il pense. Alors là, pour être discret !... En tout cas que vous veniez de sa part, pour moi c'est une garantie absolue (il tend ses deux paumes ouvertes vers sa femme) La preuve, non ?

— Bien sûr », reconnaît-elle de mauvaise grâce ; puis se tournant vers Jacques : « Vous m'excuserez, mais j'ai pris de telles habitudes de méfiance... on se méfierait de ses propres enfants. »

Jacques ne se laisse pas abuser par le sourire contraint de Germaine mais il a intérêt à se montrer beau joueur.

« Évidemment, je vous comprends ; c'est la plus élémentaire précaution.

— Cela va de soi », surenchérit Armand qui ne veut pas laisser sa femme en mauvaise posture et regrette peut-être déjà de s'être trop vite emballé à propos de Dorval. « Un deuxième café ? propose-t-il à Jacques en saisissant la cafetière. Vous en avez besoin : je ne

voudrais pas être à votre place et me taper à nouveau six cents kilomètres aujourd'hui. Mais vous êtes encore jeune, vous, ce n'est pas la même chose.

— Volontiers, dit Jacques qui tend sa tasse. Ne vous en faites pas pour moi ; c'est Flora qui va prendre le volant.

— Ah, notre petite Flora !... » minauda Armand d'une ridicule voix de tête.

Jacques est surpris de voir Flora rougir.

« Elle va avoir quarante ans, tranche Germaine dont l'intervention peu délicate ramène son mari sur terre.

— Je le sais bien, maugrée-t-il ; vous n'avez pas besoin de me rappeler que j'en ai soixante-dix. »

Flora s'interpose habilement en précisant pour Jacques :

« Il y a près de vingt ans que nous nous connaissons, Armand et moi ; vous vous rendez compte ?

— Eh oui », ajoute Armand avec un sourire de béate nostalgie.

Jacques aurait souhaité dire qu'il ne l'aurait jamais cru mais cela lui paraît d'une galanterie trop banale ; et d'ailleurs, Flora fait bien son âge. Germaine, qui n'a pris qu'une tasse de café, s'essuie les lèvres avec le coin d'une minuscule serviette brodée qu'elle repose

sur la table, signifiant par là que le petit déjeuner est terminé. Jacques consulte ostensiblement sa montre : neuf heures et demie ; il est temps d'y aller. Il a hâte de se retrouver seul avec Flora. Il est arrivé avec elle ; il va repartir avec elle ; ils forment bloc tous les deux, un bloc déjà soudé par les longues heures passées ensemble sur la route, par leur conversation d'hier soir, le souvenir commun de La Gravière où les attend Patrick. L'ingérence d'Armand et Germaine entre eux le met mal à l'aise ; il se sentira mieux une fois seul avec elle.

Il se lève tout à coup, annonçant qu'ils doivent reprendre la route.

« Si du moins personne n'y voit d'inconvénient... Mais je crois qu'il est grand temps de partir. Je vous suis très reconnaissant pour cet excellent petit déjeuner », dit-il à Germaine sans y mettre plus que ne l'exige la stricte politesse (et d'ailleurs, c'est bien comme cela qu'elle le prend, répondant tout juste ce qu'il faut pour respecter les convenances). Armand, par contre, lui tend une main chaleureuse.

« Eh bien, mon cher Dorval, je ne sais comment vous remercier. En tout cas, mes vœux vous accompagnent pour le retour. Cela ne devrait pas poser de problème. (En passant au salon, il reprend la mallette que Flora avait laissée près de son fauteuil et

la remet à Jacques). Quand vous aurez rapporté cela là-bas, nous pourrons dire que nous vous devons tous une fière chandelle, croyez-moi. Allez, bonne chance !

— Merci, dit Jacques. Ne vous inquiétez pas, tout se passera bien. »

Flora a récupéré son manteau et l'attend dans l'entrée avec Germaine qui, déjà, a ouvert la porte. Les adieux sur le seuil sont on ne peut plus brefs. Avant que les portes de l'ascenseur ne se referment, Armand leur fait encore un petit signe de la main ; mais Jacques a nettement l'impression qu'il s'adresse surtout à Flora.

Dans le hall, il lui confie la mallette, lui recommandant d'attendre qu'il ait ouvert la voiture pour sortir à son tour. Le soleil lui paraît éblouissant, depuis l'ombre des arcades. Il inspecte la rue à droite et à gauche avant de déverrouiller les portières de la Renault 25. Sans se poser de questions sur ce comportement inaccoutumé, il fait signe à Flora qu'elle peut sortir. Elle traverse le trottoir, aussi rapidement que le lui permet l'entrave de sa robe. Elle serre la mallette sous son bras, comme à l'arrivée, et la dépose dans le coffre qu'il tient grand ouvert. Il le reclaque aussitôt, se glisse sous le volant, met en marche et déboîte dès qu'elle est installée auprès de lui.

« Vous ne vouliez pas que je conduise ? propose-t-elle.

— On changera un peu plus loin, lorsqu'on aura quitté Neuchâtel. »

Elle ne tente pas de protester. En fait il préfère conduire. Ses deux tasses de café l'ont remis en forme et la fraîcheur ensoleillée de cette matinée d'automne, au sortir de l'immeuble, lui fait envisager la journée avec optimisme. Il est heureux de rentrer ; dans cette ville qu'il ne connaissait pas, il a une agréable impression de retour de vacances. Il allume une Bastos et tend son paquet à Flora, qui fait non de la main et sort ses propres cigarettes. Il n'a pas osé fumer chez Armand et Germaine ; il n'y avait aucun cendrier dans leur salon. Cette première bouffée de la journée, il la savoure avec délices.

« Il faudra que je m'arrête téléphoner », prévient-il tandis qu'ils remontent l'avenue principale. Il avait craint quelque réticence de la part de Flora mais, du bout de sa cigarette, elle lui indique seulement une cabine, cinquante mètres plus loin : « Là... », et continue à fumer sans poser de question. Il s'arrête devant la cabine et sort. Trente secondes après, il revient à la voiture.

« Je suis stupide, lui dit-il, je n'ai pas pensé qu'il fallait des pièces suisses. »

Elle répond avec indifférence :

« Vous téléphonerez après la frontière... »

Ils redémarrent.

On sort très rapidement de Neuchâtel, surtout vers La Chaux-de-Fond ; la ville s'étend plutôt le long du lac. Ils se retrouvent presque aussitôt parmi les vallonnements boisés qu'ils avaient traversés en arrivant mais le paysage, en sens inverse, paraît complètement différent ; il n'y a plus l'éblouissement de cette immense perspective argentée que l'on découvrait sur son arrière-plan de montagnes, en descendant. On oublie déjà la présence du lac pourtant tout proche et la route monte dur, sur des kilomètres et des kilomètres. Flora actionne sa vitre électrique et un air froid, très pur, vient tourbillonner dans le dos de Jacques, ébouriffant ses cheveux ; mais ils ne roulent pas assez vite pour que cela devienne désagréable. Puisqu'elle ne semble pas décidée à entamer la conversation, il peut laisser libre cours à ses pensées. Un : téléphoner à Anne au plus tôt ; il l'a promis. Deux : il souhaiterait savoir qui sont Germaine et Armand ; des amis de longue date de Patrick et Flora, apparemment ; il hésite à lui demander des précisions ; mais d'après ce qu'il a compris, Rémy Dorval n'a pas l'air de les connaître non plus, il

pourrait donc s'informer, on verrait bien. Trois : et cette fameuse mallette qu'ils trimballent à l'aller comme au retour ? pour transporter quoi, livrer quoi ? quelque chose de particulièrement précieux ou dangereux en tout cas ; mais là, pas question de jouer les curieux, c'est clair. Quatre : ils rentrent et toute cette histoire sera bientôt terminée ; c'est là le plus important ; il oubliera tout cela et les questions qu'il se pose en ce moment n'auront même plus de raison d'être ; il reprendra sa vie d'avant. "Sa vie d'avant" ... ; après ces deux jours elle lui paraît déjà très loin de lui, presque la vie de quelqu'un d'autre. Il se dit que son voyage avec Flora lui donnera aussi cette même impression d'étrangeté à peine les aura-t-il quittés, elle et Patrick, une sorte de rêve éveillé dont le souvenir n'aura pas plus de consistance que ceux de nos véritables rêves. Cette idée le fait sourire : finalement toute cette aventure semblait bien dérisoire ; l'essentiel était qu'elle se termine et que tout se passe bien, on n'en parlerait plus.

« Vous avez l'air bien content de vous », fait la voix malicieuse de Flora. Jacques se sent comme pris en défaut.

« Je suis content de rentrer, simplement. »

Elle se tord de biais sur son siège, prête à bavarder.

« Remarquez, vous n'auriez aucune raison d'être mécontent : vous avez fait votre travail et vous vous en êtes plutôt bien tiré, non ? »

Il lui trouve soudain un air d'espièglerie juvénile. Plus il connaît Flora, plus il a le sentiment de deviner la jeune fille sous l'apparence imposante de la femme. C'est comme cela avec tout le monde, pense-t-il, les adultes ne sont jamais que des enfants qui le cachent ; dès que l'on commence un peu à connaître quelqu'un, c'est l'enfant que l'on découvre. Flora avait eu peur la nuit dernière, peut-être avait-elle peur déjà depuis longtemps ; le danger passé, à présent, elle avait comme une réaction de gamine ne parvenant plus à contenir un excès d'exubérance ; la pression avait été trop forte, ces dernières heures. Lui aussi se sent jeune. Ce vent vif emmêlant ses cheveux confère à leur course des allures d'escapade. Il est heureux. Pourtant il trouve une sorte de malin plaisir à contrarier les dispositions euphoriques de Flora, comme s'il lui en voulait de l'avoir entraîné dans cette aventure et de croire maintenant s'en être tirée à si bon compte.

« Rien n'est encore réglé, vous savez. Je ne serai vraiment tranquille que lorsque Patrick aura récupéré votre fichue valise, pas avant. »

N'est-ce pas exactement ce que Dorval aurait dit ? Dorval qui jugeait lucidement de la situation et n'aurait certainement pas admis que l'on se réjouît ainsi prématurément ? Il a pitié d'elle en voyant son visage s'assombrir, tellement le coup a porté, et s'en veut de se prévaloir d'une expérience qui n'est pas la sienne pour l'alarmer de nouveau. Flora demeure silencieuse, sa burlesque toque de fourrure accentuant encore sa lamentable expression de désarroi. Il aurait préféré la voir tête nue, avec son chignon d'espionne impénétrable et dure à qui l'on n'en remontre pas. Mais elle n'est qu'une femme après tout, une simple femme. Et lui, qu'est-il donc ? Pas Rémy Dorval, c'est certain.

## VI

« Je m'appelle Jacques Dorival, dit-il lentement en gardant les yeux fixés sur la route.

— Comment ?

— Je m'appelle Jacques Dorival. Je ne suis pas Rémy Dorval... »

Si elle avait possédé une arme, elle l'aurait sans doute sortie à ce moment-là pour tâcher de reprendre le contrôle de la situation. Mais elle n'a pas d'arme, Jacques s'en doutait ; c'est lui qui a les armes, qui est censé les avoir. Sur le coup, elle ne répond rien ; ne fait rien que s'allumer une nouvelle cigarette. Elle a conservé la même position sur son siège, tournée vers lui ; et fume.

« Où est Rémy Dorval ? » demande-t-elle au bout d'un moment. Sa voix est restée grave et ferme, sans ce tremblement d'émotion que Jacques aurait attendu. Je ne lui fais pas peur, pense-t-il, tout à la fois un peu piqué dans son amour-propre et rasséréné ; il n'a d'ailleurs pas cherché à lui faire

peur ; il ne sait même pas pourquoi il lui a dit cela, mais maintenant qu'il l'a dit il se sent beaucoup mieux.

« Je n'en sais rien, répond-il le plus posément possible. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'est pas venu à votre rendez-vous. Je ne le connais pas. »

Elle réfléchit en tirant nerveusement sur sa cigarette ; il voit les bouffées de sa fumée aussitôt emportées par le tourbillon de l'air sur le pare-brise.

« Qu'est-ce que vous voulez ? reprend-elle enfin.

— Rien.

— Vous n'êtes pas avec eux ?

— Avec qui ?

— Ceux de la Gare de l'Est.

— Je ne les ai jamais vus, avoue-t-il. C'est Patrick qui m'a parlé d'eux. »

Elle écrase son mégot dans le cendrier et fait remonter sa vitre. Un vrombissement étouffé s'établit dans la voiture donnant à leurs paroles, dans ce calme soudain, une intimité presque obscène.

« Pourquoi vous êtes-vous fait passer pour Dorval, alors ? »

Jacques ne peut s'empêcher de sourire.

« Pour rien ; comme ça...

C'est trop gros pour passer, il s'en rend bien compte ; avant que Flora n'ouvre la bouche il entend déjà ce qu'elle va dire.

« On ne prend pas de tels risques pour rien !

— Je sais, reconnaît-il, mais ça s'est fait comme ça... Comment vouliez-vous que je sache qu'il y avait des risques ?... Je ne l'ai pas fait exprès », ajoute-t-il, brusquement inspiré, comme si cela pouvait constituer une explication suffisante. Mais ce n'en est évidemment pas une pour Flora qui articule d'une voix basse, martelant les syllabes :

« Vous vous fichez de moi...

— Pas du tout !

— Si vous annonciez clairement la couleur, ce serait tout de même plus simple... On pourrait peut-être encore trouver une solution. »

Ils viennent de pénétrer dans la petite agglomération de La Chaux de Fonds et Jacques a ralenti à la recherche d'une station-service ; s'ils ne font pas le plein ici, ils ont peu de chance d'arriver jusqu'à Montbéliard.

« Tout ce que je veux, dit-il, c'est vous ramener à La Gravière et en être quitte avec tout cela. Je ne suis ni Dorval ni qui que ce soit de ce genre-là, pensez ce que vous voudrez ; je me fiche pas mal de votre valise et de vos histoires. Je rendrai son argent à Patrick. »

Flora secoue lentement la tête ; les grosses perles de ses oreilles viennent lui battre le cou.

« Mais Rémy, vous rêvez !...

— Jacques...

— Jacques, admettons, reprend-elle sans conviction. Mais vous rêvez : premièrement, je ne vous crois pas ; et deuxièmement, en admettant que je vous croie, vous n'imaginez tout de même pas que Patrick vous laisserait repartir comme cela ? Vous avez la moindre idée de ce que contenait cette valise ?

— Aucune.

— Vous avez peut-être une chance, alors, si du moins vous dites vrai.

— Ecoutez, (il s'est rangé devant les pompes d'un petit garage sur la place de l'église), on fait le plein puis on discute de cela posément ; j'essayerai de vous expliquer... Il vaudrait mieux ne pas fumer maintenant », recommande-t-il en la voyant sortir encore une cigarette.

Elle remet la cigarette dans le paquet et descend pour se diriger vers le garage. Il a contourné la voiture et ouvre le réservoir, préoccupé par ce que vient de dire Flora. Peut-être effectivement n'a-t-il pas intérêt à rentrer à La Gravière. Après tout, elle peut très bien le déposer à Sedan et faire seule les derniers kilomètres. Mais Patrick ne pourrait-il pas le

retrouver s'il le jugeait nécessaire ? Ne valait-il pas mieux l'affronter honnêtement, lui présenter les choses exactement comme elles s'étaient passées, en comptant qu'il serait convaincu par la bonne foi de Jacques ? Que pourrait-il lui reprocher puisqu'il rapportait la mallette, qu'il avait rempli la mission de Dorval ? Il ne garderait même pas l'argent. Le compteur de la pompe s'arrête à cinquante-neuf litres et quelque ; heureusement qu'il y avait ce garage ; ils étaient presque à sec. Il soulève le tuyau pour que s'écoulent les dernières gouttes d'essence, le remet en place et ferme le réservoir. Oui, il n'y a pas d'autre issue que d'aller s'expliquer avec Patrick ; il va voir ce qu'en pense Flora.

« Combien ? » lui crie-t-elle en sortant du garage. Elle porte son manteau jeté sur les épaules et a déjà ouvert sa pochette de cuir noir. Jacques lui indique la somme affichée au compteur et elle rentre payer tandis qu'il se remet au volant. Il l'attaque tout se suite, dès qu'elle revient dans la voiture :

« Je suppose que vous venez de téléphoner à Patrick ? »

Elle le considère de son large sourire ; les rôles se sont inversés : c'est elle qui a repris toute son assurance.

« Pourquoi voulez-vous ? Non, je suis simplement allée aux toilettes.

— Vous ne l'avez pas prévenu ?

— Non. Cela servirait à quoi pour l'instant ? J'attends vos explications. »

Jacques est soulagé : si Flora paraît prête à le croire, Patrick aussi pourra le croire ; peut-être même pourrait-elle l'aider à le convaincre s'il parvient à la mettre de son côté. Il démarre en souplesse et ils sortent presque aussitôt de La Chaux de Fonds qui n'est qu'une bourgade aux jolies maisons enduites de crépis lumineux. Le temps s'est gâté ; ils roulent vers un amoncellement de gros nuages gris couvrant les hauteurs à l'horizon. Mais pour le moment il y a encore du soleil. Flora allume la cigarette dont Jacques l'avait frustrée tout à l'heure ; elle fume avec la même volupté qu'elle met à manger. Bien qu'il ne tienne pas particulièrement à fumer, il prend aussi une de ses Bastos et enfonce l'allume-cigare.

« Alors ? fait-elle ; je vous écoute... (Elle dégage ses épaules du manteau, pour se mettre plus à l'aise). Je ne sais pas pourquoi vous tenez à me raconter toute cette histoire. Ce serait peut-être plus simple de jouer tout de suite cartes sur table, non ?

— Mais je joue cartes sur table, proteste Jacques. Je n'ai que cela comme cartes.

— Admettons, dit-elle.

— Enfin, c'est tout de même vous qui m'avez abordé à l'hôtel ! Je ne suis pas allé vous chercher...

— Dites, ce n'était pas vous que je demandais ! J'ai demandé Rémy Dorval... »

Elle a répliqué plus vivement et Jacques comprend sa bévue : il ne peut quand même pas lui faire porter toute la responsabilité de ce qui est arrivé. Mais lui non plus ne se sent pas responsable ; alors qui est responsable ? L'allume-cigare vient de se libérer, dans un sec claquement métallique ; il le saisit et répond en tirant sur la cigarette qu'il a entre ses lèvres :

« S'il s'était trouvé au rendez-vous comme prévu rien ne se serait passé.

— Cela ne vous excuse pas.

— Non, » reconnaît Jacques et il tente d'expliquer comment, après avoir répondu "c'est moi" sans réfléchir, il n'a plus trouvé de moment propice pour sortir de la situation où il s'était fourvoyé. Il aurait fallu que Dorval arrive ; comme il n'arrivait pas il avait dû continuer à jouer le jeu. Et lorsqu'ils étaient partis pour La Gravière il était déjà trop tard, plus question de révéler à Patrick qu'il n'était pas le vrai Dorval, surtout après l'affaire de la gare de l'Est, ce serait devenu trop dangereux. Flora l'écoute sans l'interrompre, avec une attention tendue ; elle cherche

à comprendre, à peser la crédibilité de tout cela. Il voit bien qu'elle a encore des doutes mais l'invraisemblance même de l'histoire de Jacques plaide en sa faveur : qui aurait monté un truc pareil pour prendre la place de Dorval ? Ceux qui auraient eu intérêt à le faire emploient généralement d'autres méthodes, elle ne l'ignore pas, des méthodes nettement plus efficaces ; et ils ne l'auraient jamais accompagnée jusqu'à Neuchâtel. Le seul point obscur reste l'absence de Dorval à leur rendez-vous ; elle ne parvient pas y croire ; tout n'a fonctionné que grâce à cela ; or un homme comme Dorval ne rate pas un rendez-vous de cette nature, surtout sans prévenir ; ce n'était pas possible.

« Vous êtes vraiment sûr que vous n'êtes pas Dorval ? demande-t-elle soudain.

— Ça oui, quand même ! »

Il n'a pu s'empêcher de rire. Elle se rend compte de la bizarrerie de sa question.

« Je veux dire : vous pourriez très bien être Dorval et pour une raison ou pour une autre...

— Vous voulez voir mes papiers ? » Il a mis la main à la poche intérieure de sa veste. Elle arrête son geste.

— Oh, des papiers, cela ne prouverait rien...

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, alors ? »

Elle réfléchit longuement.

« Rien de plus.

— Donc vous me croyez ?

— Si ce n'était pas vrai, il y a longtemps que je ne serais plus dans cette voiture ; la mallette non plus, il me semble. »

La pluie se met à tomber à verse juste à ce moment-là. Jacques actionne les essuie-glaces. Elle a raison, c'est un comble : le fait qu'il se comporte comme l'aurait fait Dorval suffit à prouver qu'il n'est pas lui ! Cette idée le rassure ; c'est le meilleur argument pour Patrick ; s'il n'avait pas agi en toute innocence il ne ramènerait pas Flora et sa mallette, évidemment. Il fallait donc rentrer à La Gravière, c'était encore cela qui comportait le moins de risques ; et il est certain à présent que Flora le soutiendra.

Des trombes d'eau crépitent maintenant sur le pare-brise ; Jacques a dû ralentir presque au pas ; il a allumé les phares et le feu de brouillard. Ce n'est sans doute qu'un orage passager mais ils se trouvent en plein dedans. Devant eux, ce qu'on peut distinguer de la route a pris l'aspect jaillissant d'une mare sous une mitraille acharnée. Ils se sont tus, fascinés par cette violence furieuse qui s'abat sur eux, avec le sentiment diffus d'en être plus ou moins l'objet. Flora la

première cherche à rompre ce charme, à conjurer par leurs soucis humains et terre à terre les foudres du courroux céleste.

« Dans ces conditions-là, je crois que je vais vous laisser conduire...

— Cela ne va pas durer, » affirme Jacques. Et effectivement l'assourdissant vacarme perd déjà de sa puissance, ce n'est plus qu'une forte pluie ordinaire. Ils ont traversé le coeur de l'orage. Le ciel s'éclaircit. Bientôt il n'y a plus qu'une bruine légère, comme une poussière d'eau emportée par le vent. C'est fini. Jacques et Flora ne se disent encore rien pendant un long moment ; chacun pense de son côté, mais la pluie les a rapprochés ; elle a scellé entre eux comme une nouvelle alliance : Flora sait, dorénavant, qui est Jacques et lui s'engage à remplir jusqu'au bout sa mission, non pas pour Patrick, ni pour l'argent, mais parce qu'il estime le lui devoir, à elle.

Il a de nouveau accéléré ; ils ont repris une allure normale. Le froissement des pneus sur la chaussée humide évoque celui de quelque immense coupon de soie que l'on aurait sans fin déchiré.

Ils ont passé la frontière sans encombre. Peu après Belfort, sur la route de Luxeuil, ils se sont arrêtés dans une agréable auberge en pleine campagne pour

déjeuner. Jacques ne se préoccupe plus de leurs éventuels poursuivants, comme si le fait de s'être débarrassé de l'identité de Dorval devait le mettre à l'abri des dangers que courait celui-ci. Son idée fixe est Patrick : serait-il aussi facile à convaincre que Flora ? Lorsqu'il l'a interrogée, Flora a refusé de lui donner la moindre garantie. Elle ne pouvait pas prévoir la réaction de Patrick. Sans doute se montrerait-il très méfiant, prendrait-il de multiples précautions avant de laisser repartir Jacques. D'ailleurs le laisserait-il repartir ? Elle a promis de faire tout ce qu'elle pourrait, mais il a l'impression qu'elle n'y mettra pas toute la conviction nécessaire.

« Vous représentez un danger pour nous tous, maintenant, nous devons prendre cela en compte, vous comprenez ?

— Mais je ne sais rien ! proteste-t-il. Je ne sais même pas ce que nous avons transporté !

— Vous connaissez La Gravière, Patrick, moi, Armand et Germaine... Avouez que cela fait beaucoup pour quelqu'un qui ne sait rien. »

Il est bien obligé de l'admettre. Ils ont choisi une table devant la fenêtre, d'où l'on peut surveiller la voiture, et s'offrent un apéritif en attendant les entrées. Il insiste :

« Mais enfin, quel danger est-ce que je représente ? Je ne vois pas en quoi je pourrais vous nuire.

— Vous tenez à ce que je vous compromette encore davantage ? Vous avez tout de même dû vous rendre compte que nos activités sont d'une nature un peu particulière...

— Ça ne me regarde pas, je ne veux pas le savoir ! s'emporte-t-il.

— Malheureusement vous le savez, je n'y suis pour rien. »

Elle déplie tranquillement sa serviette sur ses genoux : on lui apporte son entrée. Jacques attend que le serveur se soit éloigné.

« Mais réfléchissez, voyons : que voulez-vous que je vous fasse, que je vous dénonce à la police ? Et pour dire quoi, que je vous ai aidée à transporter une valise ? Ce n'est tout de même pas interdit ! On me rirait au nez ! »

Il est exaspéré : le visage de Flora se ferme toujours davantage à mesure qu'il parle, comme si elle s'attristait de le voir s'obstiner vainement pour une cause depuis longtemps entendue.

« Ce n'est pas si sûr..., suggère-t-elle, sans lever les yeux de son assiette. (Elle ne cache pas son désir de couper court à toute cette conversation). Vous n'allez pas me demander d'en dire plus ?

— Non, bien sûr », doit reconnaître Jacques qui vient aussi d'être servi. Il termine d'un trait son apéritif et se met à manger. Depuis qu'il a renoncé à l'identité de Dorval il a perdu son autorité sur Flora ; c'est elle qui a barre sur lui à présent, même s'il continue à tenir son rôle de chauffeur-garde du corps, un garde du corps dépourvu de la moindre crédibilité, plus fragile encore que celle qu'il devrait protéger. Je suis pourtant resté le même, songe-t-il, il y a moins d'une heure elle m'accordait sans réserve sa confiance ; elle me l'accorderait toujours si je n'avais rien dit ; elle a même persuadé Armand que j'étais l'homme de la situation ; ils étaient tous d'accord. Sauf Germaine, rectifie-t-il, mais la méfiance de Germaine n'avait pas d'autre fondement qu'une sorte d'antipathie spontanée, il n'en tient pas compte. C'est le comportement de Flora surtout qui l'affecte : non seulement il dépend d'elle dorénavant mais elle le traite avec une condescendance presque hargneuse qui le mortifie bien qu'il en comprenne les raisons. Et les raisons ne manquent pas, si l'on y réfléchit bien : elle peut tout simplement lui en vouloir de l'avoir dupée dès le début, d'avoir abusé de sa bonne foi en se moquant d'elle (cela déjà serait vexant pour n'importe qui, peut-être davantage pour une femme, d'autant plus qu'elle s'était compromise en faisant son

éloge devant Armand et Germaine) ; mais elle peut aussi lui reprocher de l'avoir mise réellement en danger en lui offrant l'illusion d'une protection qu'il n'était pas en mesure d'assurer ; que tout se soit finalement bien passé ne suffit pas à l'absoudre ; enfin, il doit bien le reconnaître, il s'est immiscé dans des affaires qui ne le regardent pas, leur faisant courir à tous des risques inconsidérés, sans compter que c'est à elle sans doute, à sa légèreté, que Patrick et les autres feront endosser la responsabilité de tout cela. Vraiment il n'y a rien d'étonnant à ce que Flora se montre maintenant si froide et distante, il l'a mise dans de beaux draps ! Il ressent pour elle un brusque élan de compassion.

Toujours coiffée de sa toque, elle évite de lever les yeux vers lui et termine son plat avec une application forcée. Tête penchée ainsi, les pendants de ses oreilles lui caressent doucement les joues, évoquant le souvenir de rondeurs enfantines. Malgré son humeur hostile elle a conservé cette grâce animale qui caractérise tous les gestes qu'elle fait en mangeant. Jacques voudrait lui parler, faire la paix, effacer peut-être la rancœur qu'elle a contre lui. Mais il faudrait réaliser l'impossible, redevenir ce Dorval qu'elle avait attendu. Pourquoi avoir révélé son identité véritable, se dit-il, tout aurait pu si bien marcher : rentrés à La

Gravière, mission accomplie, Patrick l'aurait congratulé, remercié, lui aurait remis l'autre moitié du salaire de Dorval qu'il aurait empoché sans mot dire ; puis il aurait disparu de leurs vies, définitivement, heureux de ce butin secret qu'il aurait emporté : l'estime intacte de Flora.

Il n'est plus question de cela, à présent ; aussi ne peut-il rien lui dire ; à quoi bon ? Ils sont arrivés à la fin du repas sans parler. Après les cafés, au moment de régler l'addition, il tente de l'inviter, en vain.

« Patrick prend en charge tous les frais, » coupe-t-elle, péremptoire.

Il préfère ne pas insister. Il pose sa serviette sur la table avant de se lever.

« Vous m'excuserez, j'ai juste un coup de téléphone à donner avant de partir. »

Flora sursaute.

« A qui ? »

— Mais à ma femme ! J'aurais déjà dû l'appeler ce matin de Neuchâtel. »

Elle hésite, ses gros yeux affolés rivés sur les siens.

« Ce n'est plus à quelques heures près, décide-t-elle enfin, vous l'appellerez ce soir de La Gravière, j'aime autant cela.

— Je devais l'appeler ce matin...

— Non, à La Gravière. J'espère que vous comprenez... »

Évidemment il pourrait passer outre, elle s'en doute bien ; quel moyen a-t-elle de le contraindre ? Mais son ordre masque une telle imploration qu'il préfère céder.

« Comme vous voudrez, je comprends. Vous avez raison, vous ne pouvez plus me faire confiance... »

À la gratitude qu'il lit dans son regard, il sait qu'il a tout regagné et en éprouve un inexplicable bien-être. Elle aussi dirait-on.

« Mais si, je vous fais confiance, ...Jacques. »

Pour la première fois depuis longtemps, elle laisse s'épanouir un sourire, énorme. Il retrouve la Flora de leur rencontre à Sedan.

« Merci, dit-il, mais avouez que vous n'avez pas vraiment le choix ? »

Elle lui tient ouverte la porte de l'auberge.

« Ecoutez, tout ce qui importe c'est que nous nous sortions de là tous les deux, n'est-ce pas ?... Si vous voulez je prends le volant », propose-t-elle lorsqu'ils sont dehors.

S'il accepte d'aussi bon coeur c'est qu'après ce repas il sent trop peser sur lui toute la fatigue de sa nuit blanche.

Ils ont roulé tout l'après-midi sous un soleil pâle qui avait reparu tandis qu'ils traversaient les Vosges, peu avant Épinal. Mais il est déjà très bas à l'approche de Nancy. Le soir descend vite. Jacques a relayé Flora à l'entrée de l'autoroute, bien qu'elle prétende pouvoir encore conduire ; il se sent suffisamment reposé, ayant réussi à somnoler de temps à autre. Il a insisté ; sans que cela soit vraiment clair dans sa tête, il tient à reprendre le volant ; c'est lui qu'on a chargé de ce voyage. Une heure plus tard, à la sortie du péage d'Arlon, la nuit est complètement tombée ; Flora dort profondément à son côté, la joue écrasée contre l'appuie-tête. Florenville, Bouillon, puis Rochehaut ; ils y seront avant sept heures, calcule-t-il en reprenant la nationale. Le trajet du retour lui a paru beaucoup moins long, sans doute parce qu'ils ont roulé de jour.

Flora ne se réveille qu'à Bouillon, déportée peut-être dans le grand virage qui descend vers le pont ; il l'a abordé un peu vite.

« Déjà ? » baille-t-elle, reconnaissant la topographie familière de la ville. Elle s'est redressée et recalée sur son siège, rajuste sa toque et remonte son manteau sur ses épaules ; avec la nuit, le froid aussi est tombé ; Jacques se sent les pieds glacés malgré le chauffage ; un ou deux degré au-dessus de zéro

certainement, pas davantage. Elle se penche pour regarder par sa vitre le rapide défilé des néons de l'avenue qui lui zèbrent le visage. Puis l'obscurité redevient totale et elle se tourne vers lui.

« Reste à savoir comment Patrick va nous accueillir maintenant.

— « Nous » ?

— Enfin, surtout vous... mais il faut voir les choses en face : c'est tout de même moi qui vous ai amené à La Gravière !

— Et vous aviez un moyen sûr de reconnaître Dorval ? »

Elle rit grassement, plus détendue que Jacques ne l'aurait supposé.

« *L'Ardennais*, vous le savez bien ! Comment prévoir qu'il y aurait quelqu'un d'autre dans le hall en train de lire *L'Ardennais* ? De toute façon, c'est Patrick qui avait organisé le rendez-vous...

— Dans ces conditions, je vois mal ce qu'il pourrait vous reprocher. Quant à moi...

— On verra, » répond laconiquement Flora.

Effectivement on verra, se dit Jacques ; dans dix minutes on sera fixés. Il est lui-même étonné de s'approcher de Rochehaut sans plus d'appréhension.

Il parvient mal à distinguer si ce n'est que cette région, depuis longtemps familière, ou la perspective

de retrouver La Gravière qui suscite ce sentiment, à la fois agréable et teinté de nostalgie, de rentrer enfin chez soi après une longue absence. La soirée précédente, riche de surprises et d'incertitudes, s'auréole déjà des attraits d'un passé lointain qu'il se surprend à évoquer avec regret. Et pourtant, que peut-il attendre là-bas, dans cette villa isolée où il n'est qu'un visiteur de passage, où le seul espoir qu'il puisse nourrir est de s'en sortir sans dommage ? Quel lien l'attache à Patrick, à cette grande maison triste, à Flora ?

Flora vient d'allumer la petite lampe de lecture orientable du plafond, de celles qu'on trouve maintenant aussi bien dans les trains que dans les avions. Les yeux fixés sur le tremblant miroir de courtoisie du pare-soleil, buste raide et tendu, elle s'applique, dans l'étroit faisceau de la lumière, à reformer de rouge vif le pourtour trop charnu de ses lèvres. Jacques pense qu'elle se remaquille pour Patrick ; ou n'est-ce qu'un réflexe commun à toute femme arrivant quelque part ? (Anne ne se maquille pas, excepté pour la scène ; il lui est difficile d'en juger). A Rochehaut, elle est parée. Il s'engage dans le raidillon en rétrogradant prudemment.

## VII

Le portail n'a pas changé, ni la nuit, ni le silence. Jacques klaxonne deux fois avant même que Flora ne le lui dise. Elle se laisse conduire comme s'ils étaient, elle l'invitée, lui l'habitué de la maison. Devant le perron (les vantaux, comme hier, ont paru d'eux-mêmes s'ouvrir) il est aussitôt descendu de la voiture, le corps à demi engourdi, a ouvert le coffre et sorti la mallette. Il la tend à Patrick qui remontait vers eux.

« Parfait », a simplement dit Patrick, comme si Jacques ne revenait que d'une course dans le village voisin. Il a pris la mallette et gravit les marches avec empressement ; peut-être veut-il la mettre le plus tôt possible en lieu sûr. Jacques et Flora échangent un regard et suivent. Ils ne le rejoignent qu'au salon ; c'est là qu'il les accueille vraiment :

« Je vous ai préparé un petit casse-croûte ; Armand m'a donné un coup de fil dès que vous avez quitté Neuchâtel, je vous attendais à peu près à cette heure-là, » dit-il.

Il a déposé la mallette près de son fauteuil attitré, contre la cheminée, et regarde Jacques avec insistance. Flora s'est débarrassée de son manteau.

« On sait ce que c'est que ses casse-croûte, fait-elle à Jacques ; attendez-vous plutôt au repas gastronomique, c'est l'une de ses marottes. Remarquez, vous ne le regretterez pas : Patrick est un véritable cordon bleu. »

Elle pivote vivement et sort de la pièce, son manteau sur le bras. Le destinataire du compliment réprime aussitôt le sourire qu'il avait involontairement esquissé. Rassuré par l'apparente désinvolture de Flora, Jacques s'apprête à enchaîner sur le même ton, mais Patrick le devance :

« J'ai aussi reçu un autre coup de téléphone : d'Alfred... Vous saviez que Rémy Dorval avait été retrouvé sur la voie hier après-midi, entre Reims et Rethel ? Mort, bien entendu. »

Atterré, Jacques comprend que l'histoire qu'il allait raconter à Patrick a bien peu de chances de passer, même avec l'appui de Flora. D'ailleurs Flora continuera-t-elle à le soutenir quand elle aura appris la nouvelle ? Sentir que son désarroi lui donne l'air coupable, quoiqu'il puisse dire, ne fait qu'augmenter sa confusion et le rendre davantage suspect. Il faut dire la vérité, tout de suite ; il a les moyens de la

prouver : l'enterrement de la tante Berthe, le curé, on peut aisément vérifier. Mais sous le coup de la révélation il murmure, incrédule :

« Un accident ? »

Patrick ne rit pas.

« Je ne connaissais pas Dorval, mais si j'en crois Alfred il n'était pas du genre à sauter tout seul d'un train en pleine vitesse. »

Jacques entrevoit la seule chance qu'il a de s'en sortir.

« Les deux types de la gare ?

— Peut-être... Vous les aviez repérés, non ?

— Je ne les ai jamais vus, je vous assure, c'est un malentendu. Je vous ai peut-être laissé croire... »

Mais Patrick ne lui permet pas achever.

« Qui êtes-vous ? »

Il ne le quitte pas des yeux et Jacques n'aperçoit pas tout de suite le petit automatique nickelé de la veille qu'il tient braqué sur lui. Il voudrait lever les mains comme on le voit dans les films, mais cela c'est justement dans les films et lui reste paralysé, les bras ballants le long du corps.

« Je m'appelle Jacques Dorival, parvient-il à articuler d'une voix ferme, mais je n'ai rien à voir dans tout cela. Je suis architecte.

— Entre ! ordonne Patrick à Flora qui vient d'apparaître sur le seuil. Ils ont tué Dorval. Ils devaient penser qu'il avait la valise... Celui-là, tu sais qui c'est ? »

Elle s'avance près de Patrick, dont la taille paraît soudain se réduire, derrière l'un des fauteuils de velours capitonné ; elle appuie ses deux mains au dossier. Tête nue, elle paraît plus déterminée et sûre d'elle qu'affublée de la toque de fourrure qui lui arrondissait le visage. Elle considère Jacques de son regard globuleux qu'il n'aurait jamais cru susceptible de devenir si perçant. Elle ne le quitte même pas des yeux pour parler :

« Il prétend s'appeler Dorival.

— Tu le savais ?

— Il me l'a dit dans la voiture en revenant, mais je crois qu'il n'est pour rien dans tout cela.

— Tu parles !

— Il m'a expliqué toute son histoire.

— Je serais bien curieux de la connaître, son histoire... »

Jacques saisit la balle au bond.

« C'est justement pour clarifier tout cela que je suis revenu.

— S'il avait tué Dorval, je ne pense pas qu'il serait revenu ici, commente Flora.

— Sait-on jamais... »

Patrick n'a pas l'air convaincu, mais Jacques sait dès lors qu'il peut compter sur Flora.

« Et il a fait le travail, ajoute-t-elle en désignant la mallette à ses pieds.

— Je ne comprends pas, dit Patrick. Qu'est-ce que vous cherchez alors ? »

Jacques fait un mouvement de menton vers l'automatique que Patrick dirige toujours sur lui.

« Vous pouvez ranger ça : je ne suis pas armé ; je n'ai jamais porté une arme de ma vie.

— Ce n'est pas ce que vous avez dit hier soir lorsque j'ai proposé de vous le prêter !

— Je ne pouvais pas faire autrement, j'aurais éveillé vos soupçons.

— Enfin, merde ! vous aviez donc des raisons de ne pas éveiller mes soupçons ! Qu'est-ce que vous aviez à cacher ?

— Que je n'étais pas Rémy Dorval, évidemment. A ce moment-là j'ai eu peur ; il était trop tard pour reculer. »

Maintenant il n'a pas peur ; il en est le premier surpris. Il affronte la situation qu'il redoutait depuis le début, une situation encore aggravée par l'assassinat de Dorval ; mais, malgré la menace de l'arme de Patrick, il n'a plus peur. Tout s'arrangera ; il

va s'expliquer. D'ailleurs, il n'a rien à se reprocher. Et puis Flora est là. Sans se départir de son calme, elle a contourné le fauteuil et s'est assise. Elle prend une cigarette dans un coffret de laque noire, à portée de sa main sur la table du salon ; l'allume.

« Racontez-lui tout, dit-elle, sinon il ne pourra pas comprendre. »

Lorsqu'elle croise les jambes, il entend le crissement rassurant de ses bas et, confusément, lui sait gré d'être une femme comme les autres, avec cette robe trop rouge et trop serrée, l'embarras de ce corps presque trop imposant pour la petite fille qu'il a parfois cru deviner. Patrick détourne un instant les yeux de Jacques pour regarder Flora, indécis.

« Asseyez-vous, décide-t-il (lui-même prend place dans le fauteuil voisin de celui de Flora, la main tenant l'automatique sur la cuisse). J'attends que vous m'expliquiez comment vous avez pu vous retrouver à la place de Dorval. Et d'abord qui vous avait informé qu'il devait venir ici.

— Personne, dit Jacques. Je n'avais jamais entendu parler de lui avant que Flora n'arrive au PALACE-HOTEL ; c'est elle qui m'a pris pour lui. »

Il n'arrive pas à croire que ce petit quinquagénaire, assis en face, avec ses yeux intelligents et vifs sous un front haut dégarni, va peut-être décider de sa vie.

« Il avait *L'Ardennais* à la main » précise Flora.

Devant le regard soupçonneux de Patrick, Jacques ajoute qu'évidemment puisqu'il n'y avait pas d'autre journal à l'hôtel... Patrick se tait, le laisse continuer. Alors il répète ce qu'il a déjà raconté à Flora le matin même, avec l'affligeante impression, plus il parle, que rien de tout cela n'est déjà plus aussi crédible. Patrick ne l'interrompt qu'une seule fois.

« Va chercher le journal, demande-t-il à Flora ; sur la table de la salle à manger. »

Elle revient en lui tendant *L'Ardennais* ; il l'ouvre.

« Comment s'appelle votre tante ?

— Berthe Langlois.

— Vous dites que vous l'avez enterrée hier ? (il feuillette le journal). C'est bon, fait-il en le reposant sur la table. Puis pour Flora il confirme : Il y a bien l'avis d'obsèques. »

Jacques se remet à respirer.

« Je pense que c'est la maison de retraite qui l'a fait insérer, dit-il. Je ne suis arrivé qu'hier midi ; de toute façon elle ne connaissait plus personne.

— Les autres pensionnaires, effectivement... On peut dire que vous avez de la chance. »

Flora lui sourit. Alors ça y est, tout est réglé, se dit Jacques, je m'en sors plutôt bien, ils vont me laisser repartir. Mais Patrick, lui, ne se déride pas. Il a

seulement abandonné l'automatique entre ses jambes depuis qu'il a vu le journal. Jacques l'a déjà vu réfléchir comme cela hier, apparemment absent.

« Vous n'avez donc pas vu les deux types que m'a signalés Alfred ? »

— Bien sûr que non !

— Et vous avez tout de même insisté pour retenir Flora à dîner à Sedan ? Sans raison particulière ? »

Décidément, il n'abandonnera pas de sitôt la partie. Jacques, qui avait cru tout terminé, ne peut réprimer un mouvement d'impatience.

« Écoutez, quand vous vous trouvez comme cela avec une femme inconnue dans le hall d'un hôtel, qu'est-ce que vous faites ? vous ne l'invitez pas à dîner ?

— Moi, j'ai trouvé ça normal, intervient Flora ; Alfred nous avait bien prévenus que Dorval était un peu coureur, tu te rappelles ? Il a même dit en rigolant qu'à ta place il ne me laisserait pas partir avec lui...

— Je sais ! Mais ce n'était tout de même pas le moment de rigoler, tu ne crois pas ?

— Il y avait aussi le coup de ces deux types... D'ailleurs à toi non plus ça n'a pas paru bizarre quand je t'ai téléphoné, tu as tout de suite été d'accord.

— Et puis j'espérais toujours que Dorval arriverait, ajoute Jacques qui s'inquiète de voir Patrick encore hésitant. Cela me donnait un délai supplémentaire. Je vous assure que c'était en toute innocence... »

Il a l'impression que Flora attend avec la même anxiété que lui la sentence de Patrick. Les perles pendant de ses oreilles tremblent imperceptiblement sur son cou. Elle allume une autre cigarette. Patrick pousse finalement un long soupir :

« Eh bien je vous crois... Je ne vois pas qui aurait tenté un coup pareil pour n'en tirer aucun bénéfice : la valise est là, l'autre est chez Armand, il n'y a rien à dire. Sinon que vous êtes sacrément culotté !

— Même pas, rectifie Jacques. (Il ne veut pas qu'on puisse croire cela de lui ; du culot, il n'en a jamais eu, au contraire ; même pour les démarches les plus anodines c'est toujours Anne qu'il pousse en avant). Je n'ai pas eu le temps de réfléchir, c'est tout. Cela m'a pris comme ça...

— Vous avez tout de même risqué gros ; voyez ce pauvre Dorval...

— Quand je l'ai compris il était trop tard, je ne pouvais déjà plus faire marche arrière, j'aurais risqué encore plus. Et puis je n'avais pas envisagé que cela pouvait aller aussi loin. »

Patrick s'indigne, tout à coup :

« Vous n'imaginiez tout de même pas qu'on vous payait une telle somme pour passer un week-end peinard en Suisse ! Ne vous faites pas plus naïf que vous ne l'êtes. Vous me paraissent plutôt habile, finalement ; quand on pense à la façon dont vous avez eu Flora, hier soir, et moi du même coup... Chapeau ! N'allez pas me dire que vous ne saviez pas ce que vous faisiez !

— Je faisais ce qu'il y avait de mieux à faire à ce moment-là ; je n'avais pas le choix, il fallait aller jusqu'au bout. Écoutez, Patrick (il se penche vers eux mais interrompt son mouvement en voyant Patrick remettre la main sur son arme), écoutez-moi bien : j'admets que mon comportement vous paraisse inconcevable, je comprends les raisons de votre suspicion, je dirais même que je les approuve — je me rends bien compte que vous avez couru des dangers vous aussi, que vous en courez peut-être encore, ce ne sont pas mes affaires — mais il n'y a qu'une preuve de ma bonne foi, elle est là : c'est la mallette que je vous ai rapportée, vous êtes d'accord ? et c'est Flora, saine et sauve. Alors je vous demande de me croire ; je vous ai tout dit, il n'y a pas à chercher plus loin. D'ailleurs vous le savez très bien, et elle aussi. Tout ce que je souhaite, maintenant, c'est oublier tout cela, cette erreur ou cette imprudence que j'ai commise, comme

vous voudrez, ne me demandez pas pourquoi, je n'en sais rien moi-même... Je vous ferais remarquer en passant que cette imprudence-là vous a bien rendu service : si je n'avais pas été là, vous et votre valise attendriez toujours Dorval, vous pourriez encore l'attendre longtemps... »

Déconcertés par cette sortie, Patrick et Flora l'ont laissé parler sans intervenir. Elle se penche pour murmurer à l'oreille de Patrick qui acquiesce. S'ensuit un bref conciliabule à voix basse. A une question de Patrick, Flora fait non de la tête. Puis il lui dit encore quelque chose et elle se lève pour quitter la pièce. Le claquement de ses talons sur le carrelage du couloir fait place au roulement lointain de la Semois qui n'a pas cessé en contrebas ; Jacques n'y avait pas prêté attention jusque là. Dans la pénombre douce de ce salon vieillot, fermé par d'épaisses tentures, éclairé seulement par les lourds abat-jour de tissu plissé vert céladon des deux grosses lampes d'ambiance, on peut imaginer les longues veillées familiales du directeur de la gravière qui a vécu là, un demi siècle auparavant, austères soirées de sérénité et d'ennui d'une bourgeoisie de l'entre-deux guerres. Installé peut-être dans le fauteuil patriarcal du maître des lieux, au coin du feu, Patrick se tait toujours, le visage partagé entre une ombre transparente et la lumière

jaunie d'une des lampes trônant, à sa gauche, sur un fut de colonne torse en bois noir. Peut-être attend-il seulement le retour de Flora. Il relève soudain les yeux, comme s'il n'avait fait que méditer ce que venait de lui dire Jacques.

« Vous avez tout à fait raison : c'est vrai que vous avez fait le travail de Dorval... C'est bien cela qui m'ennuie. »

Jacques lève la main droite vers la poche intérieure de sa veste.

« En réalité je n'ai rien fait... D'ailleurs si vous le permettez (il interroge prudemment Patrick du regard, mais celui-ci n'a pas bougé), je tiendrais à vous rendre cet argent qui ne m'était pas destiné. »

Il a posé l'enveloppe entre eux sur la table, mais Patrick n'y touche pas.

« Cela, on verra plus tard.

— J'y tiens, insiste Jacques ; je ne voudrais pas que vous puissiez penser...

— Plus tard. »

Flora vient d'entrer, en parfaite maîtresse de maison, avec un plateau et des apéritifs. Pour la première fois Patrick se déride :

« Ah... ! Je vais peut-être vous paraître un peu vieux jeu, mais à mon avis il y a certaines choses qu'on ne peut sérieusement discuter que devant un

verre, question de rituel. Et dites-vous bien que je ne prends pas un verre avec n'importe qui... Pose ça là, Flo. Attention au vase, bon Dieu ! »

Lorsqu'ils sont tous les trois servis Patrick continue :

« Bon, c'est que la situation n'est pas si simple que cela, vous vous en rendez compte. J'ai confiance en vous, c'est une chose ; je vous crois de bonne foi ; Flo est d'accord avec moi là-dessus. Mais vous comprendrez que je ne peux pas vous laisser repartir sans un minimum de garanties. Même si vous ne savez pas grand chose, vous en savez trop pour ne pas nous mettre en danger, nous et quelques autres, ne serait-ce qu'Armand et Germaine, d'accord ? »

Ce qu'il s'apprête à dire n'a aucune chance de tranquilliser Patrick, Jacques le sait pertinemment, mais il est déjà en train de le dire :

« Là-dessus je peux vous rassurer, je n'ai nullement l'intention... Tout cela ne me regarde pas.

— Je le sais ; mais si vous étiez à ma place, vous pourriez vous satisfaire de ce genre d'assurance, honnêtement ? L'idéal, évidemment, aurait été de vous supprimer, ni vu ni connu ; mais nous ne sommes pas des tueurs ; et puis, malgré tout, cela comporte aussi quelques risques, vous vous en doutez. Alors je vous propose un contrat : d'une

certaine manière vous nous tenez, comme on dit ; nous sommes obligés de nous en remettre à votre bonne foi ; dans ces conditions il faut que je vous tienne aussi, normal ; donc vous repartez mais vous me laissez toutes vos coordonnées, identité, profession, adresse, etc... S'il arrivait quoi que ce soit, je saurais vous trouver. Correct ? »

Jacques ne voit aucun inconvénient à cet arrangement ; il ne pouvait pas espérer mieux ; tout à l'heure, pendant que Flora était à la cuisine, il s'était même préparé à une sorte de séquestration plus ou moins consentante, le temps que toute cette histoire se tasse ; Patrick aurait pu l'exiger. Il se félicite d'avoir choisi de rapporter lui-même la mallette au lieu de laisser Flora revenir seule ; jamais Patrick ne l'aurait laissé en paix. Qu'il reconnaisse sa bonne foi tient déjà du miracle ; l'influence de Flora, peut-être. Il s'empresse d'acquiescer :

« Aucun problème ! Qu'est-ce que vous voulez, mes papiers d'identité ?

— Par exemple... Et de toute façon, vous restez ce soir ici ; Flora vous reconduira à Sedan demain dans la matinée ; le temps de quelques vérifications.

— Et s'il vous arrivait quelque chose dont je ne sois pas responsable ? J'aurais quelle garantie, moi ? Naturellement je ne dirai rien qui puisse vous mettre

en difficulté, mais je ne peux tout de même pas vous protéger contre tout ce qui ne dépend pas de moi ! Alors le cas échéant, c'est moi qui trinquerais, automatiquement ? »

Patrick sourit pensivement.

« Faudrait pas trop demander... Mais c'est vrai ; vous n'avez aucune garantie. Qu'est-ce que vous voulez, vous avez pris un risque, mon vieux, je n'y peux rien. A chacun d'assumer les conséquences de ce qu'il fait. Votre sort est lié au nôtre, maintenant. Ce sont des choses qui peuvent sceller de solides amitiés, vous ne croyez pas ? »

Jacques remarque l'oeil brillant de Flora. Il ne tente pas de protester, c'est inutile. Il y a désormais tout un pan d'ombre dans sa vie qu'il sera le seul à connaître, qu'il ne pourra confier à personne, pas même à Anne, que personne ne partagera hormis Patrick et Flora qu'il ne reverra sans doute jamais plus ; tout un pan de solitude absolue.

« Allez, reprend Patrick en levant son verre, à la vôtre ! Ne pensez pas à cela. Vraisemblablement il ne se passera plus rien ; après la bavure qu'ils ont commise avec Dorval, ça m'étonnerait qu'ils tentent autre chose contre nous. »

Machinalement Jacques répète "à la vôtre !" en trinquant avec lui, puis en faisant tinter son verre

contre celui que tend Flora. L'optimisme de Patrick a détendu l'atmosphère, un optimisme auquel il ne se fie qu'à moitié. Ils ont toutes les raisons de se réjouir, eux ; l'opération a été menée à son terme, la valise est là ; quant à la disparition de Dorval, ils semblent ne la prendre que comme une péripétie déplorable, le prix qu'il a fallu payer, auquel ils s'attendaient plus ou moins ; d'ailleurs, Dorval, il ne le connaissaient pas. Mais lui, Jacques, pouvait-il aussi se féliciter d'en être arrivé là ? Qu'y avait-il gagné ? D'avoir sauvé sa peau, c'est sûr. Mais hier soir à cette heure-ci elle n'était même pas en danger, sa peau, en tout cas pas plus que celle de n'importe qui. Peut-on vraiment pavoiser pour s'être tiré d'un mauvais pas dans lequel on s'est soi-même fourré ? Pourquoi pas ? se dit-il, si ce n'est que cela notre vie : se foutre dans la merde pour être heureux lorsqu'on s'en sort ? Quand bien même on en sortirait amoindri, y laissant chaque fois quelques plumes, un peu de son intégrité, une infime parcelle de ses forces ou de sa liberté.

Flora boit un Martini doré, à petites gorgées circonspectes et sensuelles. La lumière oblique de la lampe laisse deviner le renflement goitreux d'un cou trop épais, où palpite, à chaque déglutition, comme une grosse artère sous les chairs ; mais ce défaut ne lui ôte rien de sa grâce, de cette grâce un peu molle et

alanguie maintenant que s'est relâchée la tension de ces dernières heures.

## VIII

Ils ont tenu leur parole. Le lendemain, Flora l'a raccompagné à Sedan. Jusqu'au matin il a craint qu'ils ne changent d'idée, qu'un élément nouveau vienne modifier leurs projets. Patrick l'avait enfermé dans sa chambre hier soir, en s'excusant de devoir prendre cette dernière précaution ; la "chambre bleue" comme ils la désignaient entre eux parce que les murs étaient tendus d'une soie bleue passée, tellement recuite par les années que l'on agrandissait, rien qu'à l'effleurer du bout de l'ongle, les quelques déchirures jaunies où apparaissait une thibaude de feutre gris poussiéreux. Il connaît le haut de la maison maintenant, du moins le large palier sombre et cette petite pièce abandonnée, sans doute une riante chambre de jeune fille autrefois. Il s'était couché dans l'étroit lit Empire d'acajou verni et avait dormi tout son saoul, assommé, jusqu'à l'aube ; ses hôtes ne l'avaient pas réveillé.

Ils sont partis vers dix heures, après un rapide petit déjeuner qu'il a pris seul, Flora et Patrick s'étant levés beaucoup plus tôt. Elle portait une robe noire ce matin mais d'une coupe semblable à celle de la rouge, les mêmes bijoux, le même sac. Lorsqu'il les a rejoints auprès de la voiture devant le perron, elle avait de nouveau sa toque et le manteau bordé de fourrure. Jacques a contemplé avec étonnement La Gravière : de jour la maison semblait moins imposante et dans un état de délabrement qu'il n'aurait pas soupçonné ; de larges plaques manquaient au crépi ça et là ; le parc n'était que friche et broussailles. Même le grondement tout proche de la Semois ne faisait plus penser qu'au gargouillis d'un clair ruisseau. Il faisait beau. Sans lui demander son avis, Flora s'était mise au volant ; il aurait pourtant aimé conduire. Patrick lui a tendu ses papiers.

« C'est bon... J'ai eu le temps de prendre tous les renseignements. Pour vous comme pour nous j'espère n'avoir pas besoin de m'en servir. »

Il s'est montré affable, souriant, tel un employé au guichet d'une douane vous remettant les documents que vous lui auriez confiés pour les formalités. Tout était en règle. Ce n'est qu'en les rangeant dans son portefeuille que Jacques a vu l'enveloppe. Lorsqu'il a voulu la rendre, Patrick a mis sa main sur la sienne.

« Non, c'est pour vous ; vous l'avez bien gagné, il me semble. »

Malgré les protestations de Jacques, il a insisté :

« Non, vraiment ; nous y tenons Flora et moi. Pour nous ce n'est rien, c'était prévu de toute façon, et pour vous... eh bien, disons que ce sera... l'héritage de votre tante. Cela va comme ça ? »

Il n'a pas cherché à pénétrer les raisons de Patrick ; il savait seulement qu'il y avait des raisons. Il a empoché l'enveloppe sans discuter puis ils se sont serré la main, fermement. Jacques est monté dans la Beverly et ils ont descendu lentement l'allée. Le portail était déjà ouvert.

Durant le trajet, il ne tente même pas d'interroger Flora. Il se laisse conduire. Il n'en sait guère plus qu'au début de leur rencontre, avant-hier, mais qu'a-t-il besoin de savoir ? Elle s'appelle Flora Grünberg – et encore, peut-il en être sûr ? – et lui Patrick simplement. Qui sont-ils, que font-ils, cela ne l'intéresse même plus. Il a passé vingt-quatre heures avec elle, seuls dans cette voiture, ignorant qu'il tenait sa vie entre ses mains ; maintenant c'est elle qui tient la sienne. Personne ne pourrait dire qu'elle est belle, il s'en rend bien compte, mais pour de plus belles femmes il n'aurait pas fait davantage qu'il a fait pour

elle : risquer sa vie. Pas même pour Anne peut-être. Sur ces petites routes départementales elle conduit avec une apparence de maîtrise trop appliquée pour ne pas révéler la profonde défiance qu'elle a d'elle-même, de ses capacités réelles au volant. Ce n'est qu'après la sortie de Alle, dans la longue ligne droite qui pénètre les bois jusqu'à la frontière française, qu'elle s'autorise à prendre enfin une cigarette. Elle n'a pas encore parlé. Sur un signe de main du douanier, ils franchissent la frontière sans s'arrêter. Il faudrait appeler Anne ce matin ; il n'a pas osé le faire de La Gravière hier soir, de peur d'éveiller inutilement des soupçons chez Patrick ; mais il faut appeler ce matin pour prévenir qu'il rentre ; il n'a aucune envie de s'attarder à Sedan.

Elle le dépose devant la gare, laissant le moteur tourner le temps qu'il prenne sa valise sur le siège arrière. Les adieux sont brefs, presque froids, car ce ne sont pas les véritables adieux. Ceux-ci ont eu lieu longtemps auparavant à leur insu, quelque part sur la route, au retour de Neuchâtel, ou bien peut-être la veille au soir, à La Gravière. A peine Jacques a-t-il reclaqué sa portière qu'elle démarre. Il voit encore s'allumer les feux de stop à la sortie du parking et battre le cœur oranger d'un clignotant en perdition. Flora est partie.

Jacques reprend la valise déposée à ses pieds et se met à la recherche d'une consigne automatique avant d'aller s'informer des horaires. On lui propose un train à 14 heures 40 pour Charleville-Mézières avec une correspondance pour Paris à 15 heures 14 ; il sera à Quimper à 23 heures 49, c'est raisonnable. Sinon il devra attendre jusqu'à 19 heures 19 et n'arrivera pas avant six heures le lendemain matin. Il téléphone aussitôt au notaire qui, par chance, peut le recevoir avant midi. A la station, il n'y a qu'un taxi ; il le prend.

Il n'y a pas eu grand chose à faire pour liquider l'héritage de la tante Berthe ; elle n'avait pratiquement rien, et ce rien-là appartenait déjà à la maison de retraite dont elle était pensionnaire depuis près de dix ans. Tout a été réglé en une demi-heure. Il a eu le temps de passer à la cure pour payer le service funèbre. A deux heures il est de retour à la gare.

Anne s'étonne, au téléphone, de le voir rentrer si vite. Fabien avait fait la commission et elle ne l'attendait que mardi au plus tôt. Il explique qu'il n'a plus rien à faire ici, il a hâte de les revoir. Il doit se montrer assez ferme lorsqu'elle insiste pour qu'il s'arrête à Paris chez Xavier ; il aime bien son beau-frère mais n'a aucune envie de raconter tout l'enterrement à sa femme. Au ton de Anne, il devine

combien elle est déçue. Elle s'était toujours réjouie de l'amitié qui s'était nouée entre son frère et son mari ; elle s'en considérait comme la gardienne privilégiée ; elle ne comprend pas et il en est peiné ; mais que peut-on dire au téléphone ? Bien sûr qu'elle pourra venir le chercher à la gare ; 23 heures 49, c'est bien cela ? Il l'embrasse et raccroche. Au moment de sortir de la cabine il se rend compte qu'il a oublié de lui demander des nouvelles de son spectacle.

Puis c'est le lot commun à tous les voyageurs solitaires. Le tumulte grégaire de la foule sur les quais, le coin de compartiment d'où l'on observe les autres, les bribes dérobées de conversations dont on profite en secret, cette insolite vacance de soi, fruit de la morne liberté provisoire dont il a déjà si imprudemment abusé. En attendant sa correspondance, à Charleville, il a acheté *L'Ardennais* au kiosque de la gare. Patrick ne lui avait pas menti : sur deux colonnes, dans les pages locales, on y annonce l'accident de Dorval ; il est présenté comme un simple suicide, sans commentaires, un fait divers ne donnant lieu qu'à une enquête de routine. Jacques se désintéresse vite des autres nouvelles et abandonne le journal sur le siège en arrivant à Paris. Il fait déjà nuit.

C'est dans le TGV, en quittant Montparnasse, que cette idée lui est venue. En cherchant ses cigarettes il a retrouvé l'enveloppe dans la poche de sa veste ; il s'est demandé quoi faire des dix mille francs de Patrick et il a eu cette idée : offrir à Anne deux grosses perles baroques qu'il ferait monter en pendants d'oreilles comme celles de Flora. Mais Anne porte les cheveux mi-longs et ne met jamais de boucles d'oreilles. Il hésite, essayant d'imaginer l'éclat irrégulier des perles sur la peau blonde de sa femme ; inévitablement elles s'associent aux flammèches noires de la toque qui font mieux ressortir leur pâleur laiteuse, dodelinent sur un cou mat et charnu qui n'est pas celui d'Anne. Chez Anne, de toute façon, elles seront toujours à demi cachées par les cheveux qu'elle devra alors ramasser, comme elle fait parfois, en un court catogan lui dégageant les joues. Mais cela lui plaira-t-il ? Il ne parvient pas à se décider. La tête appuyée au dossier, les yeux mi-clos, bercé par le balancement du train dans un état de paisible torpeur, Jacques agite ce projet pendant près d'une heure au début du voyage pour y renoncer finalement. Elle trouverait sans doute cela bizarre ; il n'a aucun prétexte pour faire un tel cadeau – et pourquoi celui-là, justement ? – son anniversaire ne tombant que fin avril. Non, il présentera tout simplement ces dix mille

francs comme le reliquat de l'héritage de la tante, ainsi que Patrick l'a suggéré en plaisantant. Et d'ailleurs, n'y a-t-il pas un peu de cela ? Il s'endort en y réfléchissant.

Il revient de très loin en débarquant, peu avant minuit, à Quimper. Il est presque le seul passager à descendre. Anne l'attend dans le hall, emmitouflée dans son anorak vert et rose. Jamais elle ne lui a paru si diaphane. Ils rejoignent la Renault 25 sur le parking en se tenant par la taille, s'entraînant mutuellement parmi le dédale des voitures sous les froids réverbères. Tout à l'heure il l'a embrassée, étonné de la légèreté de ses lèvres dans cette pudique étreinte de retrouvailles comme en ont les amoureux dans les gares. Elle n'a rien d'autre à dire, après une si courte absence (sachant d'où il vient et pourquoi il y est allé), que ces préoccupations ordinaires de la sollicitude conjugale – « Tu n'es pas trop fatigué ? Je suppose que tu n'as rien mangé ? » Lui, de son côté, demande si les enfants sont couchés ; mais à cette heure-ci, il se doute bien qu'ils le sont. C'est encore trop tôt pour parler, ils le savent l'un comme l'autre. Le Quimper nocturne, qu'ils traversent en silence, est aussi désert que Sedan. Ce soir, il ne pleut pas.

## IX

Jacques s'éveille tard. Il se sent aussi fatigué que la veille, lourd d'un engourdissement qu'il préfère combattre en se levant tout de même : il lui faut reprendre un rythme normal. Il endosse sa grosse robe de chambre de laine et rejoint à la cuisine Anne, déjà habillée, qui termine son café ; un bol vide l'attend en face d'elle. Il se sert et s'assied. Les grands peupliers, au fond du jardin, ploient doucement dans un ciel gris, finissant de perdre leurs feuilles.

Le téléphone a sonné et, comme Jacques ne bougeait pas, c'est Anne qui s'est levée pour répondre. Elle l'appelle du salon. Un client matinal, sans doute, ou peut-être la secrétaire, au bureau. Il arrive enfin, traînant la patte, les sourcils haussés en une interrogation silencieuse :

« Qui ?... »

Elle répond par une mimique analogue, à voix basse, d'une main protégeant le combiné.

« Flora... quelque chose...

— Allo ? » dit-il en prenant l'appareil.

Anne a regagné la cuisine. Il reconnaît aussitôt la voix grasse de Flora :

« Jacques Dorival ?

— C'est moi » dit-il.

Il y a, à l'autre bout du fil, une sorte de roulement caverneux.

« Vous en êtes bien sûr, cette fois-ci ? »

Les pendants d'oreilles oscillent sous la touffe noire de la toque. Ils sont dans le salon du PALACE-HÔTEL ; Jacques sourit.

« J'en suis sûr... Comment allez-vous ?

— C'est à vous qu'il faut demander cela. Rentré sans problème ?

— Sans problème, reprend-il, mais qu'est-ce qu'il y a ? Il se serait passé quelque chose ? »

Il se trouve gêné d'être en robe de chambre pour parler à Flora, gêné qu'elle l'appelle chez lui aussi facilement sans qu'il y soit préparé, faisant se télescoper deux mondes trop distincts, qui devaient demeurer à jamais imperméables l'un à l'autre.

« Il s'est passé quelque chose... », répète-t-il comme elle ne répond pas tout de suite, véritablement alarmé pour le coup.

De nouveau il entend son rire :

« Mais non, ne vous inquiétez pas. Je suis seulement passée à l'hôtel après vous avoir déposé hier matin...

— Vous êtes passée à l'hôtel ?

— Pour vérifier sous quel nom vous vous étiez inscrit ; je suis désolée, c'est Patrick qui y tenait.

— Je comprends..., ne vous excusez pas. Et alors ? »

La voix éclate, claire et forte, presque enjouée :

— Vous aviez laissé votre parapluie dans la chambre, dans la baignoire...

— Peut-être, fait Jacques, rassuré ; je ne sais plus.

— L'employé de la réception me l'a donné ; comme il nous avait vus ensemble... Je voulais simplement savoir s'il fallait que je vous l'expédie.

— C'est uniquement pour cela que vous appelez ? »

Elle paraît surprise.

« Évidemment ! Pour quoi voulez-vous ?

— Je ne sais pas, j'ai cru...

— C'est de ma faute, j'aurais dû y penser... Mais je vous assure que je n'avais pas du tout l'intention de vous inquiéter ; pour une histoire de parapluie... Alors, vous voulez que je vous l'envoie ou non ?

— Ce n'est pas la peine ; je ne voudrais pas vous occasionner encore du tracass ; non, ce n'est pas la peine.

— Vraiment ? Vous en êtes sûr ? Bon, alors je le garde ; ce sera comme un souvenir... »

Jacques revoit les joues rondes, épanouies, de la gamine qui a dit cela ; il devine l'effarant sourire. Il y a un assez long silence avant qu'elle reprenne :

« Tout à l'heure, c'est votre femme que j'ai eue...

— Oui, c'était Anne.

— Bon, de toute façon je ne rappellerai plus... Si je devais rappeler c'est que ça irait très mal, et pour nous et pour vous, comme vous le savez... Je vais donc vous dire adieu, Jacques.

— Adieu » fait-il machinalement ; mais il l'a déjà entendue raccrocher.

« C'était qui, cette Flora ? demande Anne, à peine s'est-il rassis dans la cuisine.

— Flora Grünberg. »

Il a répondu sans réfléchir. Les questions d'Anne ne revêtent aucun caractère de suspicion ; elle s'informe seulement, pas même par curiosité, par intérêt pour lui plutôt, comme chaque fois qu'il reçoit un coup de téléphone. Elle se lève et lui fait réchauffer son café, debout devant la gazinière.

« Et elle voulait quoi ? »

Il a commencé à beurrer ses tartines.

« Une ancienne copine de l'école d'Archi, dit-il ; il y a plus de quinze ans qu'on s'était perdus de vue. Elle projette d'organiser un repas des anciens de notre promo ; elle voulait savoir si je serais partant. »

Anne lui verse un café déjà sur le point de bouillir, comme d'habitude, qui grésille sur les parois de la casserole.

« Pourquoi pas, ça pourrait être sympa... Elle a réussi à retrouver tout le monde ?

— Je n'en sais rien ; presque, je crois.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— J'ai dit non.

— Moi je trouve que tu as tort ; c'est peut-être l'occasion de revoir des gens, on ne sait jamais... ça pourrait t'être utile... Tiens, tout compte fait, je vais reprendre un petit café avec toi. »

Elle se sert un fond de bol et reprend place face à lui.

« Mieux vaut ne pas revoir les gens que l'on a connus autrefois », répond Jacques.

Anne n'insiste pas ; elle tente rarement de lui imposer son point de vue lorsqu'ils ont le moindre désaccord. Elle le regarde mastiquer sa tartine en silence. Pour la première fois, depuis le début de leur vie commune, il vient délibérément de lui mentir.

# **Georges-André QUINIOU**

## **PALACE-HOTEL**

Il suffit parfois d'un rien pour que l'orientation de toute une vie bascule. Si, dans le hall de ce vieil hôtel de Sedan, Jacques Dorival n'avait pas laissé le quiproquo s'installer autour de son nom, il n'aurait jamais connu Flora Grünberg; il n'aurait sans doute jamais risqué sa vie non plus.

\*

Né en 1946, licencié de Philosophie et agrégé de Lettres, Georges-André Quiniou a enseigné d'abord la littérature puis, pendant vingt ans, le cinéma. Il vit actuellement à Nantes.

\* \*

\*